


BIBLIOTHE



char[illegible]
toll of[illegible]

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/amusemenssrieu00dufr

AMUSEMENS SERIEUX ET COMIQUES.

Par feu M. RIVIERE DUFRESNY.

NOUVELLE EDITION.

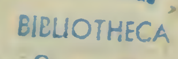


A PARIS,

Chez BRIASSON Libraire, rue S. Jacques, à la Science.

M. DCCXXXIX.

Avec Privilege & Approbation.



PQ
1794
.D7A7
1739

Coll spec

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *les Oeuvres de M.* RIVIERE DUFRESNY, & ai crû qu'on pouvoit en permettre l'impression. A Paris, le 7 Mars 1731.

Signé, MAUNOIR.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre bien-amé ANTOINE-CLAUDE BRIASSON, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public plusieurs Ouvrages, qui ont pour titres : *Des Antiquités de la Maison de France, & de la diversité des Opinions sur plusieurs Généalogies de Maisons Souveraines ; des Propriétes de la Médecine par rapport à la vie civile ; les Oeuvres de Dufresny & de Brueys ; les Révolutions de Perse ; Voyages de Legentil*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caractéres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter led. Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits Ouvrages ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui sem-

blera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : & qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur d'Aguesseau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sr d'Aguesseau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'éxécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre bon plaisir. Donné à Versailles, le dix-neuviéme jour de Décembre, l'an de grace mil sept cent trente-huit ; & de notre Régne le vingt-quatriéme. Par le Roi, en son Conseil. Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre 10. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris. N°. 146. fol. 132. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 20 Décembre 1738. Signé, LANGLOIS, *Syndic.*



AMUSEMENS SERIEUX ET COMIQUES.

PREMIER AMUSEMENT.

PRE'FACE.

LE Titre que j'ai choiſi me met en droit de faire une Préfac auſſi longue qu'il me plaira ; ca une longue Préface eſt un vé table amuſement.

J'en ai pourtant vû de trés nécessaires pour l'intelligence du livre ; mais la plûpart, au lieu de mettre l'ouvrage au jour, n'y mettent que la vanité de l'Ouvrier.

Un bon Général d'Armée est moins embarassé à la tête de ses Troupes, qu'un mauvais Auteur à la tête de ses Ecrits. Celui-ci ne sçait quelle contenance tenir : S'il fait le fier, on se plaît à rabattre sa fierté ; s'il affecte de l'humilité, on le méprise ; s'il dit que son sujet est merveilleux, on n'en croit rien ; s'il dit que c'est peu de chose, on le croit sur sa parole : Ne parlera-t'il point du tout de son Ouvrage : La dure nécessité pour un Auteur.

Je ne sçais si mon Livre réüssira ; mais si on s'amuse à le critiquer, on se sera amusé à le lire, & mon dessein aura réüssi.

J'ai donné aux idées qui me sont venuës, le nom d'Amusemens : ils seront serieux & comiques, selon l'humeur où je me suis trouvé en les écrivant ; & selon l'humeur où vous serez en les lisant, ils

pourront vous divertir, vous inſtruire, ou vous ennuyer.

L'autre jour un de ces eſprits forts qui croyent que c'eſt une foibleſſe de rire, trouva un de mes Exemplaires ſous ſa main; à l'ouverture du Livre il fronça le ſourcil: Que je ſuis indigne de ce titre, s'écria t'il d'un ton chagrin! N'eſt-ce pas profaner le ſerieux, que de le mêler avec du comique? Quelle bigarure!

Cette bigarure, lui repondis je, me paroît aſſez naturelle: ſi l'on examine bien les actions & les diſcours des hommes, on trouvera que le ſerieux & le comique y ſont fort proche voiſins. On voit ſortir de la bouche d'un bon comique les maximes les plus ſerieuſes & tel qui affecte d'être toujours ſerieux, eſt plus ſerieux, & plus comique qu'il ne penſe.

Mon homme pouſſa plus loin ſa remontrance: N'avez vous point de honte, continua-t'il, de faire imprimer des Amuſemens? Ne ſçavez vous pas que l'homme eſt fait pour s'occuper, & non pas pour s'amuſer? A cela voici ma reponſe.

Tout est amusement dans la vie ; la vertu seule merite d'être appellée occupation : S'il n'y a que ceux qui la pratiquent qui se puissent dire veritablement occupés, qu'il y a des gens oisifs dans le monde !

Les uns s'amusent par l'ambition, les autres par l'interêt, les autres par l'amour ; les hommes du commun par les plaisirs, les grands hommes par la gloire, & moi je m'amuse à considerer que tout cela n'est qu'amusement.

Encore une fois, tout est amusement dans la vie ; la vie même n'est qu'un amusement, en attendant la mort.

Voilà du serieux, j'en ai promis ; mais passons vîte au comique.

Je voudrois écrire, & je voudrois être original : Voilà une idée vraiement comique, me dira ce sçavant Traducteur, & je trouve fort plaisant que vous vous avisiez de vouloir être original en ce tems-ci : Il falloit vous y prendre dès le tems des Grecs : les Latins même n'ont été que des copies.

Ce diſcours me décourage. Eſt-il donc vrai qu'on ne puiſſe plus rien inventer de nouveau ? Pluſieurs Auteurs me le diſent : ſi Monſieur de la Roche Foucaut & Moſieur Paſcal me l'euſſent dit, je le croirois.

Celui qui peut imaginer vivement, & qui penſe juſte, eſt original dans les choſes mêmes qu'un autre a penſées avant lui ; par le tour naturel qu'il y donne, & par l'application nouvelle qu'il en fait, on juge qui les eut penſées avant les autres, ſi les autres ne fuſſent venus qu'après lui.

Les penſées de Mr. de la Roche-Foucaut & de Mr. Paſcal, ſont autant de brillans d'eſprit mis en œvre par le bon goût & par la raiſon ; a force de les retailler pour les déguiſer, les petits ouvriers les terniſſent ; mais tout ternis qu'ils ſont, on ne laiſſe pas de les reconnoître & ils effacent encore tous les faux brillans qui les environnent.

Ceux qui dérobent chez les Modernes, s'étudient à cacher leurs larcins ; ceux qui dérobent chez les Anciens, en

font gloire. Mais pourquoi ces derniers méprisent ils tant les autres ? Il faut encore plus d'esprit pour bien déguiser une pensée de Pascal, que pour bien traduire un passage d'Horace.

Aprés cela je conviens que quelque génie qu'on ait ; il est impossible de bien écrire, pour son siécle, qu'aprés s'être formé l'esprit sur les Anciens, & le goût sur les Modernes.

Cela ne suffit pas, s'écrie mon Sçavant, il faut être tout plein de l'antiquité, il faut travailler à force d'érudition, il faut puiser dans les sources. Je vous entends, il faut piller, vous ne l'osez dire, hé bien, je le dis pour vous, il faut piller ; mais je ne pillerai ni dans les Livres anciens, ni dans les Livres modernes ; je ne veux piller que dans le Livre du monde.

Le Monde est un Livre ancien & nouveau : de tous tems l'homme & ses passions en ont fait le même sujet ; ces passions y sont toujours les mêmes : mais elles y sont écrites differenment, selon la difference des siécles ; & dans un même siécle chacun les lit differenment, selon

le caractere de ſon eſprit, & l'étenduë de ſon génie.

Ceux qui ont aſſez de talent pour bien lire dans le livre du Monde, peuvent être utiles au Public, en lui communiquant le fruit de leur lecture; mais ceux qui ne ſçavent le monde que par les Livres, ne le ſçavent point aſſez pour en faire des leçons aux autres.

Quelle difference entre ce que les Livres diſent des hommes, & ce que les hommes font.

Si le monde eſt un Livre qu'il faut lire en original, on peut dire auſſi que c'eſt un païs qu'on ne peut ni connoître ni faire connoître aux autres, ſans y avoir voyagé ſoi-même. J'ai commencé ce voyage bien jeune; j'ai toujours aimé à faire des réflexions ſur tout ce que j'y ai vû: Je me ſuis amuſé à faire ces réflexions, je m'amuſe à les écrire, je ſouhaite que vous vous amuſiez à les lire.

AMUSEMENT SECOND.

LE VOYAGE *DU MONDE.*

IL n'y a gueres d'amusemens plus agréable, ni plus utile que le voyage: Si quelqu'un veut voyager avec moi par le monde, c'est à dire, parcourir à peu prés tous les états de la vie, qu'il me suive, je vais en faire une relation en style de voyage: cette figure m'est venuë naturellement, je la suivrai.

Par où commencer ce grand voyage? Que de pays se presentent à mon imagination! Celui de tous qui peut donner les plus fines leçons de la science du monde, c'est la Cour: arrêtons-nous y un moment.

LA COUR.

La Cour eſt un pays trés-amuſant. On y reſpire le bon air; les avenuës en ſont riantes, d'un abord agréable, & aboutiſſent toutes en un ſeul point.

La Fortune de Cour paroit nous attendre au bout d'un grand chemin couvert à tout le monde; il ſemble qu'on n'ait qu'à y mettre le pied pour parvenir; cependant on n'arrive à ces fins que par des chemins ouverts & de traverſe, diſpoſés de maniere que la voye la plus droite n'eſt pas toujours la plus courte.

Je ne ſçais ſi le terrain de la Cour eſt bien ſolide; j'ai vû des nouveaux débarqués y marcher avec confiance, & de vieux roturier n'y marcher qu'en tremblant.

C'eſt un terrain haut & bas, où tout le monde cherche l'élevation. Mais pour y arriver, il n'y a qu'un ſeul ſentier; & ce ſentier eſt ſi étroit, qu'un ambitieux ne ſçauroit y faire ſon chemin ſans renverſer l'autre.

Le meilleur est que ceux qui sont sur leurs pieds, ne relevent gueres ceux qui sont tombés : car le génie des Courtisans, c'est de ne rien donner à ceux qui ont besoin de tout, & de donner tout à ceux qui n'ont besoin de rien.

Malgré les difficultez qui se rencontrent en ce pays, on y va loin quand on est conduit par le vrai merite ; la difficulté, c'est de le faire distinguer. Il y en a tant de faux ! Celui même qui s'y connoît mieux, s'y trouve quelquefois bien embarassé, tel pour échaper à son discernement, se couvre d'une recommandation étrangere, & ne paroit qu'à l'abri d'un patron ; en sorte qu'un homme est toujours caché derriere un autre homme.

On annonce un nouveau venu, on le prône : on dispose tout pour lui & sans lui : il n'agit ni ne parle ; c'est un homme sage, dit-on. En effet il y a de la sagesse dans sa modestie & dans son silence ; car pour peu qu'il eût agi ou parlé, on eût connu qu'il n'est qu'un sot.

C'est ainsi que l'habileté des uns fait

la fortune des autres: & si quelqu'un brille par son propre merite, aussi-tôt pour en offusquer l'éclat, la médisance éleve les plus épais nuages, & l'envie ses plus noirs vapeurs; ensorte que la vertu ne paroit plus vertu, le vice ne paroit plus vice, tout est confondu. Dans cette affreuse obscurité le Soleil paroit, penetrant tout, voit & fait voir les objets tels qu'ils sont: c'est alors que l'on rend justice: c'est alors qu'on peut dire que l'honnête homme est heureux quand on se ressouvient de lui, & le scelerat quand on l'oublie.

En voyageant dans le pays de la Cour, j'ai remarqué que l'oisiveté regne parmi les habitans, je ne parle que du peuple, car les grands & ceux qui travaillent à le devenir, ont des affaires de reste, le manége de Courtisan est un travail plus pénible qu'il ne paroit.

A l'égard des subalternes, ramper & demander, c'est tout leur manége, & leurs longs services font tout leur merite.

J'excepte quelques Officiers, qui sans bassesse & sans manége, borne leur am-

bition à bien servir le Maître, & vivent tranquiles dans cette mediocrité d'état ou l'on trouve ordinairement le vrai merite.

Dans cet état médiocre que je mets entre le peuple & les grands Seigneurs, on peut être poli sans fourberie, & franc sans grossiereté : on peut n'avoir ni la bassesse du peuple, ni la hauteur des Grands, en un mot, on peut être ce qu'on appelle un galant homme.

En faisant le portrait d'un galant homme de condition médiocre, je ferois insensiblement celui d'un grand Seigneur aimable, tant il est vrai que malgré la difference du rang, un honnête homme ressemble toujours à un honnête homme.

Les Courtisans de la premiere Classe, sacrifient tous également leur vie & leur repos; les uns par principe d'honneur & de vertu se sacrifient, parce qu'ils sont utiles à la Cour; les autres parce que la Cour leur est utile.

Ces derniers sont les plus acharnés à la fortune: J'en ai connu un qui à soixante & quinze ans commençoit à prendre des

mesures pour se retirer. J'ai beaucoup travaillé, disoit il, & je n'ai travaillé que pour avoir le moyen de vivre en repos; j'espere bien me reposer dans quelques années. Je dirois volontiers que ceux de ce caractere travaillent jusqu'à la mort, pour se reposer le reste de leur vie.

Quoique le Courtisant & le *Petit Maître* soient d'un même pays, ils ont néanmoins les mœurs toutes differentes.

Le Courtisant s'étudie à cacher son dereglement sous des dehors réglés.

Le *Petit Maître* fait vanité de paroître encore plus déreglé qu'il n'est.

L'un pense beaucoup avant que de parler, l'autre parle beaucoup & ne pense gueres.

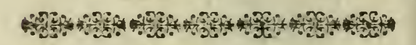
L'un court aprés la fortune, l'autre croit que la fortune doit courir aprés lui.

Les Courtisans caressent ceux qu'ils méprisent, leurs embrassades servent à cacher leur mépris, quelle dissimulation! Les *Petits Maîtres* sont plus sinceres; ils

ne cachent ni leur amitié ni leur mépris: la maniere dont ils vous abordent tient de l'un & de l'autre, & leurs embrassades sont ordinairement moitié caresse, moitié coups de poings.

Le langage courtisan est uniforme, toujours poli, flateur, insinuant, le langage *Petit-Maître* est haut & bas, mêlé de sublime & de travail, de politesse & de grossiereté.

En sortant de la Cour, entrons dans Paris, nous y trouverons dequoi nous y amuser long-tems; la vie d'un homme ne suffit pas pour en achever le voyage.



AMUSEMENT

TROISIE'ME.

PARIS.

PAris est un monde entier; on y découvre chaque jour plus de pays nouveau & de singularités surprenantes, que

dans tout le reste de la Terre : on distingue dans les Parisiens seuls tant de Nations, de mœurs & de coutumes differentes, que les habitans mêmes en ignorent la moitié. Imaginez-vous donc combien un Siamois y trouveroit de nouveautez surprenantes ; quel amusement ne seroit-ce point pour lui, d'examiner avec des yeux de voyageur toutes les particularités de cette grande Ville ? Il me prend envie de faire voyager ce Siamois avec moi ; ses idées bizares & figurées me fourniront sans doute de la varieté, & peut-être de l'agrément.

Je vais donc prendre le génie d'un voyageur Siamois, qui n'auroit jamais rien vû de semblable à ce qui se passe dans Paris : nous verrons un peu de quelle maniere il sera frapé de certaines choses que les préjugés de l'habitude nous font paroître raisonnables & naturelles.

Pour diversifier le stile de ma relation, tantôt je ferai parler mon voyageur ; tantôt je parlerai moi-même : j'entrerai dans les idées abstraites d'un Siamois, je le ferai entrer dans les nôtres : enfin, supposant que nous nous entendons tous

deux à demi mot, je donnerai l'effort à mon imagination & à la ſienne. Ceux qui ne voudront pas prendre la peine de nous ſuivre, peuvent s'épargner celle de lire le reſte de ce Livre ; mais ceux qui cherchent à s'amuſer, doivent un peu ſe prêter au caprice de l'Auteur.

Je ſupoſe donc que mon Siamois tombe des nuës, & qu'il ſe trouve dans le milieu de cette Cité vaſte & tumultueuſe, où le repos & le ſilence ont peine à regner pendant la nuit même ; d'abord le chaos bruyant de la ruë St. Honoré l'étourdit & l'épouvante, la tête lui tourne.

Il voit une infinité de machines differentes que les hommes font mouvoir : les uns ſont deſſus, les autres ſont dedans, les autres derriere : ceux-ci portent, ceux-là ſont portés ; l'un tire, l'autre pouſſe ; l'un frape, l'autre crie, celui-ci s'enfuit, l'autre court aprés. Je demande à mon Siamois ce qu'il penſe de ce ſpectacle : J'admire & je tremble, me répond il, j'admire que dans un eſpace ſi étroit, tant de machines & tant d'animaux dont les mouvemens ſont

oposés, ou differens, soient ainsi agités sans se confondre, se démêler d'un tel embaras, c'est un chef-d'œuvre de l'adresse des François. Mais leur témerité me fait trembler, quand je vois qu'à travers tant de rouës, de bêtes brutes & d'étourdis, ils courent sur des pierres glissantes & inégales, où le moindre faux pas le met en péril de mort.

En voyant votre Paris, continuë ce Voyageur abstrait, je m'imagine voir un grand animal : les ruës sont autant de veines où le peuple circule ; quelle vivacité que celle de la circulation de Paris ! Vous voyez, lui dis-je, cette circulation qui se fait dans le cœur de Paris, il s'en fait une encore plus petillante dans le sang des Parisiens : ils sont toujours agités & toujours actifs leurs actions se succedent avec tant de rapidité, qu'ils commencent mille choses avant que d'en finir une, & en finissent mille autres avant que de les avoir commencées.

Ils sont également incapables & d'attention & de patience, rien n'est plus prompt que l'effet de l'oüie & de la vûë, & cependant ils ne se donnent le tems

ni d'entendre ni de voir.

Les Parisiens n'ont de véritable attention que sur le plaisir, & sur la commodité ; ils y rafinent tous les jours : quel rafinement de commodité n'a-t-on point inventé depuis peu ? Les logemens, les meubles, les voitures, la societé ; tout y est commode, jusqu'à l'amour.

Mais commençons à entrer dans le détail de Paris, vous y verrez plus distinctement que dans le géneral, la singularité de cette Ville, de ses Habitans, & de leurs mœurs.

AMUSEMENT QUATRIE'ME.

LE PALAIS.

DAns le milieu de Paris, s'éleve un superbe édifice ouvert à tout le monde, & cependant presque fermé par l'affluence des gens qui s'empressent d'y entrer & d'en sortir.

On monte par plusieurs dégrés dans une grande Salle, où mon Siamois est étonné de voir dans un même lieu les hommes amusés d'un côté par des *Babioles*, & de l'autre occupés par la crainte des Jugemens d'où dépendent toutes les destinées.

Dans cette Boutique on vend un ruban, dans l'autre Boutique on vend une Terre par decret : vous entendez à droite la voix argentine d'une jolie Marchande, qui vous invite d'aller à elle ; & à gauche la voix rauque d'un Huissier qui fait ses criées ; quel contraste !

Pendant que le Voyageur fait ses réflexions sur cette bizarerie, il est épouvanté par la lugubre apparition d'une multitude de têtes noires & cornuës, qui forment en se réünissant un monstre épouvantable, qu'on appelle Chicane, & ce monstre mugit un langage si pernicieux, qu'un seul mot suffit pour désoler des familles entiéres.

A certaines heures réglées, il paroît un homme grave & intrépide, dont l'aspect seul fait trembler, & dompte ce

monſtre. Il n'y a point de jour qu'il n'arrache de ſa gueule béante quelque ſucceſſion à demi dévorée.

La chicane eſt plus à craindre que l'injuſtice même. L'injuſtice ouverte en nous ruinant, nous laiſſe au moins la conſolation d'avoir droit de nous plaindre ; mais la chicane par ſes formalités nous donne le tort en nous ôtant nôtre bien.

La Juſtice eſt, pour ainſi dire, une belle Vierge déguiſée & produite par le Plaideur, pourſuivie par le Procureur, cajolée par l'Avocat, & défenduë par le Juge.

Nous voilà déja dans les digreſſions, me dira le Critique. Le Critique a tort, car les digreſſions ſont préciſément de mon ſujet, puiſqu'elles ſont des amuſemens. Cela eſt ſi vrai, que je vais continuer.

Par forme de digreſſion, je vous avertis que dans tous les endroits de mon voyage où le Siamois m'embaraſſera, je le quitterai comme je viens de faire,

pour m'amuser dans mes réflexions, sauf à le reprendre quand je m'ennuyerai de voyager seul. Je prétens quitter aussi l'idée de voyage toutes les fois qu'il m'en prendra fantaisie : car bien loin de m'assujettir à suivre toujours une même figure, je voudrois pouvoir à chaque période changer de figure, de sujet, & de stile, pour ennuyer moins les Lecteurs du tems; car je sçais que la varieté est le goût dominant.

Quoi qu'il n'y ait rien de durable dans le monde, on remarque néanmoins au Palais une chose éternelle, c'est le procés : certains ministres de la chicane s'appliquent à le perpétuer, & se font entr'eux une religion d'entretenir l'ardeur des Plaideurs, comme les Vestales s'en faisoient une entr'elles d'entretenir le feu sacré.

Une chose étonnante, c'est que malgré le bruit épouventable qui se fait autour des Tribunaux, on ne laisse pas d'y dormir : Plût au Ciel, lorsqu'on y décide un procés, que les anciens Juges fussent bien éveillez, & les jeunes bien endormis !

Ils sont cependant tous assez équitables ; l'embarras c'est de pouvoir les bien instruire d'une affaire : comment s'y prendre : La Partie leur est suspecte, le Procureur les embroüille, l'Avocat les étourdit, le Solliciteur les importune, & la Solliciteuse les distrait ; à toutes risques j'aimerois mieux la Solliciteuse.

Un de mes amis se vantoit que la plus charmante femme du monde, ne pourroit jamais lui faire oublier qu'il étoit Juge. Je vous croi, lui répondis-je : mais tout Magistrat est homme avant que d'être Juge. Le premier mouvement est pour la Solliciteuse, le second est pour la Justice.

Une Comtesse assez belle pour prévenir en faveur d'un mauvais procés, le Juge le plus austere, fut solliciter pour un Colonel, contre un Marchand.

Ce Marchand étoit alors dans le Cabinet de son Juge, qui trouvoit son affaire si claire & si juste, qu'il ne put s'empêcher de lui promettre gain de cause.

A l'instant même la charmante Comtesse

tesse parut dans l'antichambre, le Juge courut au devant d'elle ; son abord, son air, ses yeux, le son de sa voix, tant de charmes enfin le solliciterent, qu'en ce premier moment il fut plus homme que Juge, & il promit à la belle Comtesse que le Colonel gagneroit sa cause. Voilà le Juge engagé des deux côtez. En rentrant dans son Cabinet il trouva le Marchand désolé : Je l'ai vûë, s'écria le pauvre homme hors de lui-même, je l'ai vûë, celle qui sollicite contre moi ; qu'elle est belle ! ah, Monsieur, mon procés est perdu ! Mettez-vous en ma place, répond le Juge encore tout interdit, ai-je pû lui refuser ce qu'elle me demandoit ? En disant cela, il tira d'une bourse cent pistoles ; c'étoit à quoi pouvoient monter toutes les prétentions du Marchand ? il lui donna les cent pistoles. La Comtesse sçut la chose, & comme elle étoit vertueuse jusqu'au scrupule, elle craignit d'avoir trop d'obligation à un Juge si généreux, & lui renvoya sur l'heure les cent pistoles. Le Colonel aussi galand que la Comtesse étoit scrupuleuse, lui rendit les cent pistoles ; & ainsi chacun fit ce qu'il devoit faire. Le Juge craignit d'être injuste, la Comtesse

craignit d'être reconnoissante, le Colonel paya, & le Marchant fut payé.

Voulez-vous sçavoir mon véritable sentiment sur le procedé de ce Juge; son premier mouvement a été pour la Solliciteuse, ce que je n'ose lui pardonner; son second mouvement a été pour la Justice, c'est ce que j'admire.

Pendant que je me suis amusé, mon Voyageur s'est perdu dans le Palais; allons le chercher: je l'apperçois dans la grande Sale, je l'appelle, il veut venir à moi, mais l'haleine lui manque, la foule l'étoufe, le courant l'emporte, il nage des coudes pour se sauver: Il m'aborde enfin; & pour toute relation de ce qu'il vient de voir, il s'écrie: ô le maudit Pays! sortons en vîte, pour n'y jamais rentrer.

Allons, lui dis-je, allons-nous reposer; & pour nous faire perdre l'idée du Palais nous irons ce soir au charmant pays de l'Opera.

AMUSEMENT CINQUIE'ME

L'OPERA.

QUatre heures ſonnent, allons à l'Opera, il nous faut au moins une heure pour traverſer la foule qui en aſſiege la porte.

Vous parlez mal, me dit mon Siamois, on ne doit point dire la porte de l'Opera ; & ſelon l'idée magnifique que je me ſuis faite de l'Opera, on n'y doit entrer que par un Portique ſuperbe.

En voici l'entrée, lui repondis-je en lui montrant du doigt un guichet fort ſombre. Et où donc, s'écria-t-il ? je ne vois-là qu'un petit trou dans un mur, par où l'on diſtribuë quelque choſe. Avançons : que veut dire ceci ? quelle folie, donner un Loüis d'or pour un

morceau de carton? Mais je ne m'étonne plus qu'on l'achete si cher, j'apperçois sur ce carton des caractéres qui ont apparemment quelque vertu magique.

Vous ne vous trompez pas tout-à-fait, lui dis-je, c'est un passe-port pour entrer dans les pays des enchantemens: entrons-y donc vîte, & plaçons nous sur le Théatre. Sur le Théatre! repartit mon Siamois, vous vous moquez; ce n'est pas nous qui devons nous donner en spectacle, nous venons pour le voir. N'importe, lui dis-je, allons nous y étaler: on n'y voit rien, on y entend mal, mais c'est la place la plus chere, & par consequent la plus honorable. Cependant comme vous n'avez point encore d'habitude à l'Opera, vous n'auriez pas sur le Théatre cette sorte de plaisir qui dédommage de la perte du spectacle. Suivez moi dans une loge: en attendant qu'on leve cette toile, je vais vous dire un mot des pays qu'elle nous cache.

L'Opera est, comme je vous l'ai déja dit, un séjour enchanté; c'est le pays des metamorphoses: on y en voit des

plus ſubites; là en un clin d'œil les hommes s'érigent en demi dieux, & les déeſſes s'humaniſent; là le Voyageur n'a point la peine de courir le pays, ce ſont les pays qui voyagent à ſes yeux; là ſans ſortir d'une place, on paſſe d'un bout du monde à l'autre, & des Enfers aux Champs-éliſées: vous ennuyez vous dans un affreux déſert? un coup de ſifflet vous fait retrouver dans le pays des Dieux; autre coup de ſifflet, vous voilà dans le pays des Fées.

Les Fées de l'Opera enchantent comme les autres; mais leurs enchantemens ſont plus naturels, au vermillon prés.

Quoiqu'on ait fait depuis quelques années quantité de contes ſur les Fées du tems paſſé, on en fait encore davantage ſur les Fées de l'Opera; ils ne ſont peut-être pas plus vrais, mais ils ſont plus vrais-ſemblables.

Celles-ci ſont naturellement bienfaiſantes, cependant elles n'accordent point à ceux qu'elles aiment le don des richeſſes, elles le gardent pour elles.

Disons un mot des Habitans naturels du pays de l'Opera : ce sont des peuples un peu bizares : Ils ne parlent qu'en chantant, ne marchent qu'en dansant, & font souvent l'un & l'autre lorsqu'ils en ont le moins d'envie.

Ils relevent tous du Souverain de l'Orquestre, Prince si absolu, qu'en haussant & baissant un Sceptre en forme de rouleau qu'il tient à sa main, il regle tous les mouvemens de ce peuple capricieux.

Le raisonnement est rare parmi ces peuples ; comme ils ont la tête pleine de Musique, ils ne pensent qu'à des chants, & n'expriment que des sons ; cependant ils ont poussé si loin la science des Notes, que si le raisonnement se pouvoit noter, ils raisonneroient tous à livre ouvert.

AMUSEMENT SIXIE'ME.

LES PROMENADES.

NOus avons à Paris deux sortes de promenades; dans les unes on va pour voir & pour être vû, dans les autres, pour ne voir ni n'être vû de personne.

Les Dames qui ont l'inclination solitaire, cherchent volontiers les routes écartées du Bois de Boulogne, où elles se servent mutuellement de guide pour s'égarer.

Les détours de ce Bois sont si trompeurs, que les meres les plus expérimentées s'y perdent quelquefois en voulant retrouver leurs filles.

Du Bois de Boulogne on vient dans

les Cours; c'est une Forest en Galerie, où il est permis aux chevaux de se promener, & non pas aux hommes.

Dans un climat voisin, qu'on nomme les Tuileries, on va respirer l'air au milieu d'un nuage de poussiére étouffante, qui fait qu'on n'y voit point ceux qui n'y vont que pour s'y montrer.

L'incommodité de ces promenades, c'est qu'on y est tourmenté de plusieurs insectes; des mouches en Eté, des cousins en Automne, & en tout tems des Nouvellistes.

En arrivant au bout de la grande Allée des Tuileries, mon Compagnon de voyage fut enchanté du plus agréable spectacle qui se puisse présenter à la vûë, il n'y avoit que des femmes ce jour-là, & l'Allée en étoit toute couverte.

Je n'ai vû de ma vie, me dit-il, en souriant, une volée si nombreuse, la charmante espece d'oiseaux!

Ce sont, lui dis-je, sur le même ton, ce sont des oiseaux amusans, qui chan-

gent de plumage deux ou trois fois par jour.

Ils sont volages d'inclination, foibles de temperanment, & forts en ramage.

Ils ne voyent le jour qu'au Soleil couchant, marchent toujours élevées à un pied de terre, touchent les nuës de leurs superbes huppes ; en un mot, la plûpart des femmes sont des Paons dans les promenades, quelques-unes sont des pigriêches dans leur domestique, & des colombes dans le tête à tête.

Voilà une description bien hardie, me dit mon Siamois, en bonne foi, me dit-il, ce portrait est il d'aprés nature ? Est-ce bien là la femme ? Oüi, sans doute, lui repondis-je ; mais je connois des femmes qui s'élevent au-dessus de la femme, & peut-être même au-dessus de l'homme : A l'égard de celles-là, je n'ai que faire de les distinguer des autres ; elles se distinguent bien d'elles-mêmes.

Rien n'est plus difficile à définir que les femmes : & de toutes les femmes, les Parisiennes sont les plus indéfinissables,

Les femmes Espagnoles sont tout Espagnoles, les Italiennes tout Italiennes, les Allemandes tout Allemandes ; mais dans les Parisiennes on trouve des Espagnoles, des Italiennes & des Allemandes.

Parmi nos Françoises, combien de Nations differentes ?

La Nation policée des femmes du monde.

La Nation sauvage des Provinciales.

La Nation libre des coquettes.

La Nation indomptable des Epouses fidéles.

La Nation docile des femmes qui trompent leur mari.

La Nation aguerrie des femmes d'intrigue. . .

La Nation timide . . . mais il n'y en a plus gueres de celles-là.

La Nation barbare des belles meres.

La Nation fiere des Bourgeoises qualifiées.

La Nation errante des visiteuses regulieres.

Et tant d'autres, sans compter la Nation superstitieuse des coureuses d'Horoscope ; on devroit renfermer celles là, & détruire la Nation des Devineresses qui les abusent, & qui sous prétexte de deviner ce que sont les personnes, leur font faire des choses qu'elles n'auroient jamais faites.

Je me laisse un peu trop emporter à mon sujet : c'est une chose étrange, qu'on ne puisse parler des femmes avec une juste moderation ; on en dit toujours trop ou trop peu, on ne parle pas assez des femmes vertueuses, & l'on parle trop de celles qui ne le sont pas.

Les hommes leur rendroient justice à toutes, s'ils pouvoient en parler sans passion : mais ils ne parlent gueres de celles qui leur sont indifferentes : ils sont prévenus pour celles qu'ils aiment, & contre celles dont ils n'ont pû se faire aimer.

Ils font passer ces dernieres pour déreglées, parce qu'elles sont sages, & plus sages qu'ils ne voudroient. Ce déchaînement des hommes devroit faire la justification des femmes; mais par malheur la moitié du monde prend plaisir à médire, & l'autre moitié à croire des médisances.

La médisance est de tout tems & de tout pays; elle est presque aussi ancienne dans le monde que la vertu.

On devroit punir plus rigoureusement la médisance que le larcin; elle fait plus de tort à la société civile: & il est plus difficile de se garder d'un médisant que d'un voleur.

On convient que l'un & l'autre sont fort méprisables: cependant on les estime quand ils excellent. Un railleur fin & délicat, fait les délices de la conversation; & tel qui s'approprie habilement le bien d'autrui, s'attire la veneration de ceux mêmes à qui il coupe la bourse.

En voyant le triomphe de ceux-ci, on diroit que ce n'est ni la médisance, ni

le vol qu'on blâme dans les autres ; mais seulement leur malhabileté : on les punit de n'avoir sçû atteindre à la perfection de leur art.

Vous vous éloignez de votre sujet, me dit mon Siamois, vous parlez de la médisance en general, & il ne s'agissoit que de celle que les hommes font ordinairement du beau sexe : je vous y ramene, à propos de certaines Loix qui furent autrefois proposées par un Legislateur de Siam. Une de ces Loix permettoit aux femmes de médire des femmes ; premierement, parce qu'il est impossible de l'empêcher ; & de plus, parce qu'en fait de galanterie, telle qui accuse sa voisine, en peut être aussi accusée, selon la Loi du Tallion. Mais comment voulez-vous qu'une femme se venge d'un homme qui aura publié qu'elle est galante, publiera-t-elle qu'il est galant ?

Je voudrois bien sçavoir pourquoi il est plus honteux à un sexe qu'à l'autre, de succomber à l'amour ? Mais traiter sérieusement cette question, ce seroit trop occuper l'esprit ; amusons-le seulement par une pensée comique.

Les hommes ont mis leur gloire à conquerir les femmes, & les femmes ont mis la leur à se bien défendre : celui qui se fait aimer chante victoire, celle qui aime se confesse vaincuë.

S'il étoit vrai que les Dames fussent plus foibles que nous, leurs chûtes devroient être plus pardonnables : & voici ce que le Siamois conclut en leur faveur.

Il faut bien, dit-il aux hommes, que vous vous sentiez plus foibles que vos femmes, puisque vous voulez qu'elles vous pardonnent tout, lorsque vous ne leur pardonnez rien.

Il semble, continuë-t-il, qu'aussitôt que vous avez acquis une femme par Contrat, il lui doive suffire d'être tout à vous, sans qu'elle ose vouloir que vous soyez tout à elle : quelle tyrannie aux hommes, d'avoir ainsi usurpé le droit d'être infidéles impunément.

Ils n'ont pas tant gagné à cela qu'ils pensent, dis-je, à mon Voyageur ; les maris n'ont ils pas la meilleure part de la honte qu'ils ont attachée à l'infidélité.

de leurs femmes? Et pour en revenir à la médisance, peut-on médire d'une femme sans faire tort à son mari?

Puisque la médisance contre les femmes a des suites si dangereuses, & qu'on ne peut l'empêcher, je voudrois au moins qu'on fût obligé de prouver clairement les fautes dont on les accuse. Comme les preuves en pareil cas sont difficiles, cela calmeroit les fureurs de langue de nos jeunes calomniateurs.

Ils pourroient se déchainer contre celles qui sont fardées, car on voit clairement ce qu'elles ont de trop sur le visage, mais on ne voit pas ce qui manque à leur honneur.

C'est cette difficulté de prouver qui fait qu'on médit si hardiment des plus sages; car dans les choses où il est impossible de démontrer la verité, on prétend que la vrai-semblance suffise.

Attaquer de la langue une vertu entre deux fers, c'est médisance. Publier qu'une personne sage ne l'est pas, c'est calomnie. Dire qu'une laide n'est pas

belle, ce n'eſt ni médiſance ni calomnie; mais c'eſt un crime atroce que les Dames ne pardonnent jamais.

La plûpart ſont encore plus jalouſes de leur reputation ſur la beauté que ſur l'honneur; & telle qui a beſoin de toute la matinée pour perfectionner ſes charmes, ſeroit plus fâchée d'être ſurpriſe à ſa toilette, que d'être ſurpriſe avec un galant.

Cela ne m'étonne pas: la premiere vertu ſelon les femmes c'eſt de plaire, & pour plaire aux hommes, la beauté eſt un moyen plus ſûr que la ſageſſe.

Les uns aiment dans une femme la douceur & la modeſtie; les autres n'ont du goût que pour la vivacité & l'enjoüement; mais l'agrément & la beauté ſont de tous les goûts.

Une jeune perſonne qui n'a d'autre patrimoine que l'eſperance de plaire, eſt bien embaraſſée quel parti prendre pour réüſſir dans le monde: eſt-elle ſimple? on s'en dégoûte; prude, on la fuit; coquette, on l'abandonne: pour bien faire,

il faudroit qu'elle fût prude, simple & coquette tout ensemble; la simplicité attire, la coquetterie amuse, & la pruderie retient.

S'il est difficile aux femmes de se maintenir avec les hommes, il leur est bien plus difficile encore, de se maintenir avec les femmes mêmes: celle qui se pique de vertu, s'attire l'envie, celle qui se pique de galanterie, s'attire le mépris; mais celle qui ne se pique de rien, échape au mépris & à l'envie, & se sauve entre deux réputations.

Ce ménagement passe la capacité d'une jeune fille: celles qui sont jeunes & belles, sont exposées à de grands périls; pour s'en garantir elles auroient besoin de raison, & par malheur la raison ne vient qu'aprés que la jeunesse, la beauté & le péril sont passés. Pourquoi faut-il que la raison ne vienne pas aussi-tôt que la beauté, puisque l'une est faite pour défendre l'autre?

Il ne dépend pas d'une fille d'être belle; le seul trait de beauté qu'elles pourroient toutes avoir & qu'elles n'ont pas toujours.

c'est la pudeur, & de tous les traits de beauté, c'est le plus facile à perdre.

Celle qui n'a point encore aimé est si honteuse de sa premiere foiblesse, qu'elle voudroit se la cacher à elle-même; pour la seconde, elle se contente de la cacher aux autres; mais pour la troisiéme elle ne se soucie plus de la cacher à personne.

Quand la pudeur est une fois perduë, elle ne revient pas plus que la jeunesse.

Celles qui ont perdu la pudeur, s'en font une affectée, qui s'effarouche bien plus aisément que la naturelle: j'en connois qui s'allarment au moindre mot équivoque, & qui marquent trop de crainte des choses qu'elles ne devroient point sçavoir.

Une fille de ce caractere étoit dans une assemblée avec sa cadette qui sortoit d'un Couvent, quelqu'un conta une avanture galante; mais il la conta en termes si obscurs, qu'une fille sans experience n'y pouvoit rien comprendre; plus le recit étoit obscur, & plus cette cadette étoit attentive, & elle marquoit naïve-

ment sa curiosité ; l'aînée voulant témoigner qu'elle avoit plus de pudeur que sa cadette, s'écria : Hé, fi, ma sœur, pouvez-vous entendre sans rougir ce que ces Messieurs disent ?

Helas ! répondit naïvement la cadette, je ne sçais pas encore quand il faut rougir.

Cette heureuse ignorance est toute opposée à l'habileté de ces Heroïnes de politique, qui conservent une espece d'ordre dans le desordre même.

Tout est reglé chez une femme qui sçait son monde ; celui qui perd son argent par complaisance, cede la place à celui qui prête son carosse pour la promenade ; le jeune héritier commence où la dupe ruinée a fini : telle qui paye la collation, est relevé par un autre qui la mange : Et quand l'Officier entre par la porte, il faut que le Marchand sorte par la fenêtre.

Cette regularité des coquettes n'empêche pas que les femmes de bien ne les méprisent, & ce mépris n'empêche pas

qu'elles ne les imitent ; n'apprennent elles pas d'elles le bon air, le sçavoir vivre & les manieres galantes ; elles parlent, s'habillent & s'ajustent comme elles, il faut bien suivre le torrent : ce sont les coquettes qui inventent les modes & les mots nouveaux ; tout se fait par elles & pour elles : cependant avec tous ces avantages, il y a une grande difference entre les unes & les autres ; la réputation des femmes de bien est plus solide, celle des coquettes est plus étenduë.

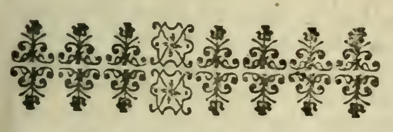
Je m'aperçois que je m'arrête trop dans cet endroit de mon voyage, on s'amuse toujours plus qu'on ne veut avec les femmes, puisque nous y sommes, faisons voir à notre Siamois le pays de la Galanterie, dont elles font tout l'ornement.

LA GALANTERIE.

Entrons dans ce charmant pays, & voyons d'abord . . . mais qu'y peut- on voir ? La Galanterie autrefois si cultivée, si florissante, frequentée par tant d'honnêtes gens est maintenant en friche, aban-

donnée : quel desert ! helas ! je n'y reconnois plus rien.

Suivons donc l'usage nouveau, sans nous amuser à la Galanterie, passons tout d'un coup au Mariage.



AMUSEMENT SEPTI'ME.

LE MARIAGE.

IL est bien difficile de parler du Mariage d'une maniere qui plaise à tout le monde. Ceux qui n'y prennent nul interêt, seront ravis que j'en fasse une déscription comique. Maudit soit le plaisant, dira ce mari sérieux ; s'il étoit à ma place, il il n'auroit pas envie de rire. Si je moralise tristement sur les inconveniens du Mariage, ceux qui ont envie de se marier, se plaindront que je veux

les dégoûter d'un état si charmant. Sur quel ton le prendrai-je donc ? J'y suis fort embarrassé.

Un certain Peintre faisoit un Tableau de l'Himen pour un jeune Amant : je veux qu'il soit accompagné de toutes les graces, lui disoit cet Amant passionné. Souvenez-vous sur tout que l'Himen doit être plus beau qu'Adonis : il faut lui mettre en main un flambeau plus brillant encore que celui de l'Amour. Enfin, faites un effort d'imagination ; je vous payerai votre Tableau à proportion que le sujet en sera gracieux. Le Peintre qui connoissoit sa liberalité, n'oublia rien pour le satisfaire, lui apporta le Tableau la veille de ses nôces. Notre jeune Amant n'en fut point satisfait : il manque, dit-il, à cette figure certain air gay, certains agrémens, certains charmes ; enfin ce n'est point là l'idée que j'ai de l'Himen : vous l'avez fait d'une beauté mediocre, vous ne serez que mediocrement recompensé.

Le Peintre qui avoit autant de presence d'esprit que de génie pour la peinture, prit son parti dans le moment.

Vous avez raison, lui dit-il, de n'être pas content de la beauté de mon Tableau, il n'est pas encore sec; ce visage est embu; & pour vous parler franchement, j'employe mes couleurs de maniere que ma peinture ne paroît rien dans les premiers jours; je vous rapporterai ce Tableau dans quelques mois, & pour lors vous me le payerez selon sa beauté, je suis sûr qu'il vous paroîtra tout autre. Adieu, Monsieur, je ne suis pas pressé d'argent.

Ce Peintre remporta son ouvrage; nôtre jeune Amant se maria le lendemain: & quelques mois s'écoulerent sans que le Peintre parût. Enfin il raporta le Tableau: notre jeune mari fut surpris en le voyant; vous me l'aviez bien promis, lui dit-il, que le tems embelliroit votre peinture; qu'elle difference! je ne la reconnois plus? j'admire l'effet du tems sur les couleurs, & j'admire encore plus votre habileté; cependant je ne puis m'empêcher de vous dire que ce visage est un peu trop gay, ces yeux un peu trop vifs, car enfin les feux de l'Himen doivent paroître moins brillans que ceux de l'Amour; ce sont des feux

solides que les feux de l'Himen. D'ailleurs, l'atitude de votre figure est un peu trop enjoüée, un peu trop libre, & vous lui avez donné un certain air de badinage qui ne caracterise pas tout à fait.... ce n'est pas là l'Himen enfin. Fort bien Monsieur, lui dit le Peintre, ce que j'avois prévû est arrivé ; l'Himen est à present moins beau dans votre idée que dans mon Tableau, c'étoit tout le contraire il y a trois mois, ce n'est point ma peinture qui a changé, c'est votre idée, vous étiez Amant pour lors, vous êtes mari maintenant.

Je vous entens, interrompit le mari : brisons là dessus: votre Tableau est agréable au-delà de mon imagination, il est juste que le payement soit au delà de la votre : voilà une bourse qui contient le double de ce que vous pouvez esperer. Tenez, Monsieur, laissez-moi le Tabelau. Non, Monsieur, repliqua le Peintre, non, je ne vous le laisserai point, je vous en veux donner un autre qui plaise aux Amans & aux Maris, & ce sera le chef-d'œuvre de la Peinture. En effet, le Peintre fit un autre Tableau, où il se servit avec tant d'art, de certaines

nes

des regles d'optique & de perſpective, que le portrait de l'Himen paroiſſoit charmant à ceux qui le regardoient de loin; mais de prés ce n'étoit plus cela: il le fit placer au bout d'une agréable Galerie, ſur une eſpece d'eſtrade, & pour monter ſur cette eſtrade, il falloit paſſer un pas fort gliſſant; en deça c'étoit le charmant point de vûë: mais ſi-tôt qu'on avoit paſſé le pas, adieu les charmes.

Si vous comprenez la difficulté qu'il y a de peindre le Mariage au goût de tout le monde, ſuſpendez ici votre critique; je vais vous preſenter mon Tableau, choiſiſſez le point de vûë qui vous convient.

Pour rentrer dans notre ſtile de voyage, je vous dirai d'abord que le Mariage eſt un pays qui peuple les autres; la Bourgeoiſie y eſt plus fertile que la Nobleſſe, c'eſt peut être que les grands Seigneurs ſe plaiſent moins chez eux que chez leurs voiſins. Le Mariage a la proprieté de faire changer d'humeur ceux qui s'y établiſſent, il fait ſouvent d'un homme enjoüé un ſtupide, & d'un ga.

lant un bourru ; quelquefois aussi d'un stupide & d'un bourru, une femme d'esprit fait presque un galant homme.

On se marie par differens motifs ; les uns par passion, les autres par raison ; celui-ci sans sçavoir ce qu'il fait, & celui-là ne sçachant plus que faire.

Il y a des hommes si accablé de quiétude & d'indolence, qu'ils se marient seulement pour se desennuyer : D'abord le choix d'une femme les occupe ; ensuite les visites, les entrevûës, les festins, les cérémonie ; mais aprés la derniere cérémonies, l'ennui les reprend plus que jamais.

Combien voyons-nous de maris & des femmes qui dès la seconde année de leur communauté, n'ont plus rien de commun que le nom, la qualité, la mauvaise humeur, & la misére.

Je ne m'étonne pas qu'il y ait tant de mauvais ménages, puisqu'on se marie tout à sa tête, ou tout à celle des autres.

Tel qui se marie à sa tête, ne voyant

pas dans une femme ce que tout le monde y voit, est en danger d'y voir dans la suite beaucoup plus que les autres n'y ont vû.

Tel autre qui n'a pas la force de se déterminer par lui même, s'en rapporte à la marieuse de son quartier, qui sçait à point nommé le taux des établissemens, & le prix courant des filles à marier. Ces connoisseuses ont le talent d'assortir les conditions, les biens, les familles, tout enfin, hors les humeurs & les inclinations dont elles ne se mettent point en peine.

Avec l'entremise de ces femmes d'affaire, on fait un mariage comme une emplette; on marchande on surfait, on mésoffre, enfin, on est pris au mot.

D'autres qui n'ont pas le loisir de marchander, vont lever une riche veuve chez un Notaire, comme on leve une Charge aux Parties casuelles.

Ce n'est pas tout à fait la faute de l'entremeteuse si l'on est trompé en femme, elles vous donnent un mémoire; on n'ex-

amine que les articles de la famille & du bien, on laisse à côté la femme, qu'on ne trouve que trop dans la suite.

Aprés tout ce que je viens de dire, je ne crains point d'avancer que ceux qui se marient peuvent être heureux.

Mais ce n'est point se marier, c'est négocier, que de prendre une femme pour son bien.

Ce n'est point se marier, c'est se contenter, que de prendre une femme pour sa beauté.

Ce n'est point se marier, c'est radoter à certain âge, que de prendre une jeune femme pour avoir de la societé.

Qu'est-ce donc que de se marier ? C'est choisir avec discernement, à loisir, par inclination & sans interêt, une femme qui vous choisisse de même.

Le pays du Mariage a cela de particulier, que les étrangers ont envie de l'habiter, & les habitans naturels voudroient en être exilez.

On peut être exilé du Mariage par la séparation ; mais il n'y a de veritable sortie que celle du veuvage.

Quoique le veuvage suppose la mort de l'un des deux époux, il me paroît moins à craindre que la séparation.

Les séparez sont des animaux sauvages, incapables des plus beaux nœuds de la societé.

Dans les causes ordinaires de séparation, on donne le tort à la femme ; mais souvent le mari est cause que la femme à tort, & il a lui-même le tort d'avoir appris au public que sa femme avoit tort.

On doit s'attendre que je vais parler ici du veuvage, c'est un grand sujet & trés fertile, mais il est trop difficile à traiter.

Comment parler des veuves ? Si je ne les dépeins qu'à démi fâchées de la mort d'un mari, je blesserai la bienséance ; si j'exagére leur affliction, je blesserai la verité,

Quoiqu'en puissent dire les mauvais plaisans, il n'y a point de veuvage sans tristesse : N'est-ce pas toujours un état fort triste, d'être obligé de feindre une tristesse continuelle : Le triste rôle à joüer que celui d'une veuve qui ne veut point se faire parler d'elle !

Il y a des veuves à qui les sanglots & les larmes ne coutent rien ; j'en ai connu une au contraire qui faisoit de bonne foi tout son possible pour s'affliger ; mais la nature lui avoit refusé le don des larmes ; cependant elle vouloit faire pitié aux parens de son mari, ses affaires dépendoient d'eux.

Un jour son Beaufrere qui étoit fort affligé, lui reprochoit qu'elle n'avoit pas versé une larme ; hélas ! lui répondit la veuve, mon pauvre esprit a été si accablé de ce coup imprévû, que j'en suis devenuës comme insensible ; les grandes douleurs ne se font point sentir d'abord, mais dans la suite je suis sûre que j'en mourrai.

Je sçais, lui repliqua le Beaufrere, que les douleurs trop grandes ne se font

point sentir d'abord ; je sçais encore que les douleurs violentes ne durent gueres : ainsi Madame, vous serez toute étonnée que la douleur de votre veuvage sera passée avant que vous l'ayez sentie.

Une autre veuve se desesperoit, & ce n'étoit pas sans sujet ; elle avoit perdu en même jour le meilleur mari, & la plus joli petite chienne de Paris

Ce double veuvage l'avoit reduite en un état qui faisoit craindre pour sa vie. On n'osoit lui parler de boire ni de manger ; on n'osoit pas même la consoler. Il est dangereux d'obstiner la douleur d'une femme, il vaut mieux laisser agir le tems & l'inconstance. Cependant pour accoutumer petit à petit la Veuve à supporter l'idée de ses pertes, une bonne amie lui parla d'bord de sa petite chienne ; au seul nom de Babichonne, ce fut des hurlemens, des transports, elle s'évanoüit enfin : que j'ai bien fait, s'écria la prudente amie, de ne point parler du mari, elle seroit morte toute à fait !

Le lendemain le nom de Babichonne fit couler des larmes avec tant d'abon-

dance, qu'on espera que la source en tariroit bientôt, & l'amie zelée crut qu'elle pouvoit hazarder le nom du mari.

Helas! lui dit-elle, si le seul nom de Babichonne vous afflige tant, que seroit-ce donc si on vous parloit de votre mari? mais je n'ai garde: la pauvre Babichonne! vous n'en retrouverez jamais une semblable: cependant elle est bien heureuse d'être morte, car vous ne l'auriez plus aimée: peut on aimer quelque chose, aprés avoir perdu un mari?

C'est ainsi que cette amie habile mêloit adroitement l'idée du mari avec celle de Babichonne, sçachant bien que quelquefois deux fortes douleurs se détruisent l'une l'autre en faisant diversion. Elle remarqua qu'au nom de Babichonne les pleurs redoubloient, & qu'elles s'arrêtoient tout court au nom du mari, c'étoit sans doute, le saisissement: on sçait que les pleurs ne sont que pour les douleurs médiocres. Quoi qu'il en soit, la pauvre affligée passa plusieurs jours & plusieurs nuits dans cette alternative de pleurs & de saisissemens.

Enfin la bonne amie fit chercher une

petite chienne, & en trouva une plus jolie que la défunte : elle la présenta, mais la Veuve ne l'accepta qu'en pleurant : heureusement la nouvelle chienne se fit tant aimer en huit jours, qu'on ne pleura plus Bichonne : & voici la consequence que l'amie en tira.

Si une chienne nouvelle a fait cesser ses pleurs, peut être qu'un mari nouveau fera cesser les saisissemens ; mais helas ! l'un ne fut pas si facile que l'autre ; la nouvelle chienne s'étoit fait aimer en huit jours, & il fallut plus de trois mois pour faire consentir la Veuve à se remarier.

Quoique je me sois donné plein pouvoir de quitter mon Voyageur Siamois tant qu'il me plairoit, je ne veux pas le perdre de vûë ; j'ai besoin qu'il autorise certaines idées creuses qui me sont venuës à propos de la Faculté & de l'Université. Ce sont deux pays où les idées simples & naturelles ne sont pas les mieux reçûës ; il faut qu'un Voyageur parle, s'il se peut, la langue des pays par où il passe ; je vais donc guinder mon stile & figurer mes expressions, pour être plus intelligible aux Docteurs.

AMUSEMENT HUITIE'ME.

L'UNIVERSITE'.

DAns le pays Latin tout est obſcur; les habitations, les vêtemens, le langage & les raiſonnemens mêmes.

La nobleſſe ni la bravoure ne ſervent de rien pour parvenir aux dignités de la Republique des Lettres : ce ſont les plus ſçavans, & ſouvent les plus opiniâtres, qui uſurpent la domination. Là chaque Maiſon eſt un Royaume, ou plûtôt un Empire, où chaque Souverain a ſon Sceptre, ſa Juſtice, ſes Loix & ſes Armes, & tel d'entr'eux eſt ſi puiſſant qu'il gouverne quatre Nations dans un ſeul College.

Il y a long-tems qu'on travaille à dé-fricher le pays de la ſcience; cependant

il n'y paroît gueres : la seule chose qu'on y explique nettement, c'est qu'un & un font deux ; & ce qui fait que cela est si clair, c'est qu'on le sçavoit avant que d'en avoir fait une science.

Quoi qu'il en soit, la Geométrie est d'un grand usage ; elle sert entr'autres choses à éprouver l'esprit, comme le creuset sert à éprouver l'or : Les bons esprits s'y rafinent, les esprits faux s'y évaporent.

Les Géomêtres travaillent sur un terrain si solide, qu'aprés avoir bien posé la premiere pierre, ils élevent sans crainte leurs bâtimens jusqu'aux Cieux.

Sur un terrain bien different, les Philosophes bâtissent des édifices superbes qu'on appelle Systêmes : ils commencent par les fonder en l'air, & quand ils croyent être parvenus au solide, le bâtiment s'évnaoüit, & l'Architecte tombe des nuës.

Le pays des Systêmes est fort amusant ; entr'autres singularités, on y voit une populace d'éguilles s'assembler au tour

d'une pierre noire, de grands hommes courir aprés les petits corps ; on y pese l'air, on y mesure la chaleur, le froid, la secheresse & l'humidité ; grandes découvertes pour l'utilité de l'homme ; sans étudier il n'a qu'à jetter les yeux sur un petit tuyau de verre, pour connoître s'il a froid, s'il a chaud, s'il pleut, s'il fait beau tems.

Attiré par ces belles connoissances, on cherche des guides pour avancer dans la Philosophie : on apperçoit un ancien Grec, qui depuis deux mille ans est maître d'un chemin creux & obscur : d'autre part, on voit un jeune témeraire qui a osé frayer un chemin tout opposé. Celui-ci est si artistement applani, qu'on n'y marche plus à son aise, & qu'on croit même y voir plus clair que dans l'autre : ces deux guides se tuent de crier, c'est ici, c'est ici l'unique route qu'il faut tenir pour découvrir tous les secrets de la Nature : si l'on me demande lequel des deux a raison, je dirai que l'un a pour lui la raison de l'ancienneté, & l'autre la raison de la nouveauté ; & en cas d'opinion, ces deux raisons entraînent

plus de sçavans que la raison même.

Celui qui entreprend le voyage de la Philosophie, voudroit bien suivre ces deux guides tout à la fois ; mais il n'ose s'engager dans des chemins où l'on ne parle que d'accidens & de privation. Il se sent tout à coup saisi du froid, du chaud, du sec & de l'humide, pénetré par la matiere subtile, environné de tourbillons, & si épouvanté par l'horreur du vuide, qu'il recule au lieu d'avancer.

On se doit consoler de ne point avancer dans ce pays ; car ceux qui n'y ont jamais été, en sçavent presqu'autant que ceux qui en reviennent.

Avant que de faire passer mon Voyageur de l'Université à la Faculté, il est bon de lui faire remarquer que

Dans le pays de la science on s'égare,

Dans le Palais on se perd.

Dans les promenades on se retrouve,

Et on ne ſe cherche plus dans le Mariage.

On avance peu à la Cour.

On va loin avec les femmes.

Et on ne revient gueres du Royaume de la Faculté.

AMUSEMENT NEUVIE'ME.

LA FACULTE'.

LE pays de la Faculté eſt ſitué ſur le paſſage de ce monde à l'autre.

C'eſt un pays climaterique, où l'on nous fait reſpirer un air rafraichiſſant, trés ennemi de la chaleur naturelle.

Ceux qui voyagent dans cette contrée, dépenſent beaucoup, & meurent de faim.

La langue y eſt fort ſçavante, & ceux qui la parlent ſont trés ignorans.

On aprend ordinairement les Langues pour pouvoir exprimer nettement ce qu'on sçait ; mais il semble que les Médecins n'aprennent leur jargon que pour embroüiller ce qu'ils ne sçavent point.

Que je plains un malade de bon sens ! Il faut qu'il ait à combattre tout à la fois les argumens du Médecin, la maladie, les remedes & l'inanition. Un de mes amis, à qui tout cela ensemble avoit causé un transport au cerveau, eut une vision fiévreuse qui lui sauva la vie : il crut voir la fiévre sous la figure d'un monstre ardent, qui poursuivoit à pas continus & redoublés un malade, qu'un conducteur vint prendre par le poignet pour le faire sauver à travers un fleuve de sang : ce pauvre malade n'eut pas la force de le traverser, & se noya. Le conducteur se fit payer, & courut à un autre malade entraîné par un torrent d'eau de poulet & d'émulsion. Mon ami profita de cette vision, congédia son Médecin, & cela lui fit du bien, car rien ne l'empêcha plus de guérir tout seul.

L'absence des Médecins est un souverain remede pour celui qui n'a point recours au Charlatan,

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des Charlatans de bonne foi : Cet Etranger, par exemple, eſt fort ſincere ; il débite de l'eau de Fontaine à trente ſols la bouteille : il dit qu'il y a dans ſon eau une vertu occulte qui guérit des plus grands maux ; il en jure, & il jure vrai, puiſque cette eau le guérit lui-même de la pauvreté qui renferme les plus grands maux.

A Paris il en eſt des Médecins comme des Almanachs, les plus nouveaux ſont les plus conſultés : mais auſſi leur regne, comme celui des Almanachs, finit avec l'année courante.

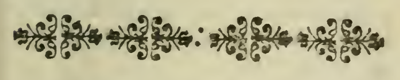
Quand un malade laiſſe tout faire à la nature, il hazarde beaucoup ; quand il laiſſe tout faire aux Médecins, il hazarde beaucoup auſſi : mais hazard pour hazard, j'aimerois mieux me confier à la nature, car au moins on eſt ſûr qu'elle agit de bonne foi, comme elle peut, & qu'elle ne trouve pas ſon compte à faire durer les maladies.

Il y a quelque raport entre les Médecins & les Intendans : Les Intendans ruinent les maiſons les mieux établies, &

les Medecins ruinent les Corps les mieux constitués. Les maisons ruinées enrichissent les Intendans, & les corps ruinés enrichissent les Medecins.

On devroit obliger tous les Medecins à se marier : N'est-ce pas une Justice qu'ils rendent à l'Etat quelques hommes pour ceux qu'ils lui enlevent à toute heure.

Je pardonne à ceux qui sont à l'extremité de leur vie, de s'abandonner aux Medecins ; & à ceux qui sont à l'extremité de leur bien, de s'abandonner au jeu.



AMUSEMENT

DIXIE'ME.

LE JEU.

LE Jeu est une espece de succession ouverte à tout le monde : J'y vis l'autre jour deux Gascons heritiers d'un

Parisien, qui ne se seroit jamais avisé de les mettre sur son Testament.

Le Lansquenet est une espece de Republique mal policée, où tout le monde devient égal : plus de subordination : le dernier de tous les hommes, l'argent à la main, vient prendre au dessus d'un Duc & Pair, le rang que sa carte lui donne.

On bannit de ces lieux privilegiés, non seulement la subordination & le respect, mais encore toutes sortes d'égards, de compassion & d'humanité ; les cœurs y sont tellement durs & impitoyables, que ce qui fait la douleur de l'un y fait la joye de l'autre.

Les Grecs s'assembloient pour voir combattre des Athlétes, c'est à-dire, pour voir des hommes s'entretuer : ils appelloient cela des Jeux : quelle barbarie ! mais sommes-nous moins barbares, nous qui appellons un jeu l'assemblée du Lansquenet, ou pour user de l'expression des Joüeurs mêmes, on ne va que pour s'égorger l'un l'autre.

Un jour mon Voyageur entra inopi-

némentdans un Lansquenet ; il fut bizarrement frapé de ce spectacle : mettez-vous à la place d'un Siamois superstitieux, & qui n'a aucune connoissance de nos manieres de joüer, vous conviendrez que son idée, toute abstraite & toute visionnaire qu'elle paroisse, a pourtant quelque raport à la verité : Voici les propres termes d'une Lettre qu'il en écrivit en son pays.



FRAGMENT
D'UNE LETTRE
SIAMOISE.

LEs François disent qu'ils n'adorent qu'un seul Dieu, je n'en crois rien : car outre les Divinités vivantes ausquelles on les voit offrir des vœux, ils en ont encore plusieurs autres inanimées, ausquelles ils sacrifient, comme je l'ai remarqué dans une de leurs assemblées où je suis entré par hazard.

On y voit un grand autel en rond, orné d'un tapis verd, éclairé dans le milieu, & entouré de plusieurs personnes assises comme nous le sommes dans nos sacrifices domestiques.

Dans le moment que j'y entrai, l'un d'eux qui apparanment étoit le Sacrificateur, étendit sur l'autel les feüillets détachez d'un petit Livre qu'il tenoit à la main sur ces feüillet étoient representées quelques figures ; ces figures étoient fort mal peintes : cependant ce devoit être les images de quelques Divinitez ; car à mesure qu'on les distribuoit à la ronde, chacun des assistans y mettoit une offrande chacune selon sa dévotion. J'observaî que ces offrandes étoient bien plus considérables que celles qu'ils font dans leurs Temples particuliers.

Aprés la céremonie dont je vous ai parlé, le Sacrificateur porte sa main en tremblant sur le reste de ce Livre, & demeure quelque-tems saisi de crainte & sans action ; tous les autres attentifs à ce qu'il va faire, sont en suspens, & immobiles comme lui. Ensuite, à chaque feüillet qu'il retourne, ces assistans

immobiles sont tour à tour agitez differenment, selon l'esprit qui s'empare d'eux ; l'un loüe le Ciel en joignant les mains, l'autre regarde fixement son image en grinçant les dents, l'autre mord ses doigts & frappe des pieds contre terre ; tous enfin font des postures & des contorsions si extraordinaires, qu'ils ne semblent plus être des hommes. Mais à peine le Sacrificateur a-t'il retourné certain feüillet, qu'il entre lui même en fureur, déchire le Livre & le devore de rage, renverse l'autel, & maudit le sacrifice : on n'entend plus que plaintes, que gémissemens, cris & imprécations : à les voir si transportez & si furieux, Je jugeai que le Dieu qu'ils adorent, est un Dieu jaloux, qui pour les punir de ce qu'ils sacrifient à d'autres, leur envoye à chacun un mauvais Démon pour les posseder.

Voilà le Jugement que peut faire un Siamois sur les emportemens des Joüeurs : que n'auroit il point pensé s'il se fût rencontré là des Joüeuses.

Non, j'amais l'amour n'a causé tant de désordre parmi les femmes, que la

fureur du Jeu. Comment peuvent-elles s'abandonner à une passion qui altére leur esprit, leur santé, leur beauté, qui altére...... que sçai je moi: mais ce tableau ne leur est point avantageux, tirons le rideau dessus.

Je ne sçai pourquoi les lieux publics où l'on jouë ont usurpé le beau nom d'Académie, si ce n'est qu'on y aprend quelquefois aux dépens de tout son bien, à gagner subtilement celui des autres.

On trouve dans Paris quantité d'Académies, qui ont toutes des vûës differentes dans leur établissement.

Académie de Musique, pour exciter les passions.

Académie de Philosophes, pour les calmer.

Académie pour observer le cours des Astres.

Académie pour regler le cours des mots.

Académie d'Eloquence & de Peinture,

qui aprend à immortaliſer les hommes.

Académie d'armes, qui enſeigne à les tuer.

Il y a outre cela quantité d'Académies Bachiques, où les bons gourmets & les fins côteaux enſeignent l'art de boire & de manger; art qui s'eſt beaucoup perfectionné depuis peu. Ce ſont des riches particuliers qui tiennent ces Académies pour leur plaiſir, car on ne va plus guére dans celles qui ſont publiques, parce qu'on a remarqué que plûſieurs jeunes gens, pour y avoir vêcu déliciеuſement quelques années, ſe ſont mis en état de mourir de faim le reſte de leur vie.

Si le pays des Traiteurs eſt déſert, celui des Caffez en recompenſe eſt fort peuplé.

Chaque Caffé eſt un Palais illuminé; à l'entrée duquel paroit une Armide ou deux qui vous charment d'abord, pour vous attirer dans des enfoncemens à perte de vûë.

Là pluſieurs Chevaliers errans viennent

ſe placer à une même table ſans ſe connoître ; à peine ſe regardent-ils, lors qu'on leur apporte une certaine liqueur noire, qui a la vertu de le faire parler enſemble ; & c'eſt alors qu'ils ſe racontent leurs avantures : aux charmes du Caffé, on joint la fenoüillette, qui acheve d'enchanter les Chevaliers : Par la force de cette enchantement, l'un eſt forcé de s'abandonner au ſommeil, l'autre s'attendrit pour Armide, & l'autre comme un Roland furieux, va ſignaler ſa valeur en courant les ruës.

Diſons un mot du riche pays des Bourdonnois ; c'eſt là que le luxe vous conduit dans des Perou en magazin, où les lingots d'or & d'argent ſe meſurent à l'aune, & telle femme aprés y avoir voyagé avec quelque Etranger liberal, porte ſur elle plus que ſon marie ne gagne, & traine à ſa queuë tout le bien d'un créancier.

D'un côté tout opposé, le bon marché vous mene dans une contrée où le hazard vous habille ; la qualité d'importuns officieux appellent le paſſant, l'arrêtent, le tiraillent, & lui déchiren
ui

un habit neuf pour l'accommoder d'un vieux.

Dans un pays voisin, on voit un grand jardin pavé, ouvert indifférenment à tout le monde ; on y voit en Hyver comme en Eté, des fleurs & des fruits en même-tems ; tous les jours on les cueille, & toutes les nuits il en revient de nouveaux.

Autour de ce jardin, s'arrangent quantité de Nimphes, qui habitent chacune dans leur tonneau ? non seulement elles ont cela de commun avec Diogenes, mais ainsi que ce Philosophe elles disent librement au premier venu tout ce qui leur vient en pensée.

Je n'aurois jamais fait si j'entreprenois de parcourir tous les pays qui sont renfermez dans Paris ; la Robe, l'Epée, la Finance, chaque état enfin y fait comme un pays à part, qui a ses mœurs & son jargon particulier.

Vous y voyez le pays fertile du Negoce.

Le Pays ingrat de la Pierre Philosophale.

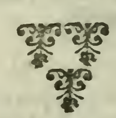
Le pays froid des Nouvellistes.

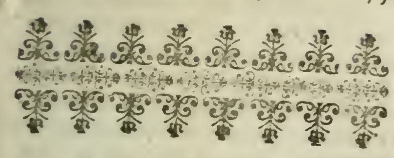
Le pays chaud des Disputeurs.

Le pays plat des mauvais Poëtes.

Le pays désert des femmes de bien.

Le pays battu des coquettes; & une infinité d'autres, sans compter les pays perdus habitez par plusieurs personnes égarées, qui ne cherchent qu'à égarer les autres: elles sont d'un facile accés & d'un dangereux commerce; quelques-uns ont le secret de plaire sans ménagement, & d'aimer même sans amour.





AMUSEMENT ONZIE'ME

LE CERCLE Bourgeois.

C'Eſt promener trop long-tems mon Voyageur, de pays en pays; épargnons-lui la fatigue de courir le reſte du monde.

Pour en connoître tous les differens caracteres, il lui ſuffira de frequenter certaines aſſemblées nombreuſes où l'on voit tout Paris en racourci. Ces aſſemblées ſont des eſpeces de Cercles Bourgeois, qui ſe forment à l'imitation du Cercle de la Cour. Diſons un mot de celui-ci, avant que de parler de l'autre.

Le Cercle eſt une aſſemblée grave & mal aſſiſe ſur de petits Tabourets arrangez en rond; là toutes les femmes parlent, & pas une n'écoûte, là on raiſonne ſur rien, on décide de tout, & les converſations les plus diverſifiées ſont des Rondeaux, dont la chute eſt toujours ou fine médiſance, ou flatterie groſſiere.

Le Cercle Bourgeois eſt une aſſemblée familiere, un conſeil libre, où les affaires du prochain ſe jugent ſouverainement ſans entendre les Parties.

Ces Tribunaux connoiſſent également des matiéres ſublimes & des populaires, tout eſt de leur reſſort; là le caprice préſide, & c'eſt là proprement qu'on trouve autant d'opinions differentes, qu'il y a de têtes: le même Juge y eſt tantôt ſévere, & tantôt indulgent, tantôt grave, tantôt badin; & on en uſe là comme j'ai fait dans mes Amuſemens; l'on y paſſe en un inſtant du ſérieux au comique, du grand au petit, & quelquefois une réflexion ſubite ſur la coëffure d'une femme, empêche la déciſion d'un point de morale qui étoit ſur le tapis.

On y prononce vingt Arrêts tout à la

fois; les hommes y opinent quand ils peuvent, & les femmes tant qu'elles veulent, elles y ont deux voix pour une.

La liberté qui regne dans le Cercle Bourgeois, donne lieu à toutes ſortes de perſonnes de s'y faire connoître & d'y connoître les autres; là chacun parle ſelon ſes vûës, ſes inclinations & ſon genie.

Les jeunes gens diſent ce qu'ils font; les vieillards ce qu'ils ont fait, les ſots ce qu'ils ont envie de faire.

L'ambitieux parle contre la pareſſe; le pareſſeux contre l'ambition.

Le négociant déteſte la guerre, & le guerrier maudit la paix.

Le ſçavant mépriſe le riche, en ſouhaitant des richeſſes; le riche mépriſe tout net la ſcience & les ſçavans.

Les gens raiſonnables blâment l'amour; les amans ſe revoltent contre la raiſon.

Ceux qui ne ſont point mariez,

condamnent le maris jaloux, & ceux qui le ſont les juſtifient.

Un jeune étourdi plein de vigueur & de ſanté, témoignoit par ſes diſcours, qu'il ſe croyoit immortel, & qu'il craignoit que ſon pere ne le fut auſſi. Un vieillard choqué de cette idée, entreprit le jeune homme: Apprenez, lui dit-il, d'un ton ſévere, que tout âge eſt égal pour la durée de la vie, un homme de quatre-vingts ans, eſt encore aſſez jeune pour vivre; & un enfant de quatre jours eſt déja aſſez vieux pour mourir.

Je comprens, répliqua l'étourdi, que vous êtes aſſez jeune pour vivre aujourd'hui, & aſſez vieux pour mourir demain.

Ceux que vous venez d'entendre n'ont eu qu'à parler pour faire paroître ce qu'ils étoient; d'autres dans leurs diſcours & dans leurs manieres paroiſſent tout le contraire de ce qu'ils ſont.

Vous admirez la vivacité d'un Provençal, qui brille par ſes ſaillies d'eſprit; ne vous y laiſſez pas tromper, ce ſont des

saillies de mémoire, l'imagination n'y a guere de part.

Un tel se pique à bon droit de bel esprit, c'est un aigle dans les sciences; en affaires, c'est un étourneau; & ce bœuf qui rumine dans la conversation, est un furet dans les Finances.

Apercevez vous cette figure inanimée cet idolent qui s'étalle dans un fauteüil, il ne prend aucune part à tout ce qui se dit en sa presence; vous concluez de là, que de plus grandes affaires l'occupent, que sa tête en est pleine, rien n'est plus vuide, cet homme est également incapable de s'appliquer & de se réjoüir; il s'endort au jeu, il bâille aux Comédies les plus divertissantes; il a une Charge considerable, il a une belle femme, & n'est pas plus occupé de l'une que de l'autre.

Bélise entre dans l'assemblée: vous en jugez mal, parce qu'elle est trop enjoüée, & trop libre en paroles; cependant, c'est une Lucréce dans sa conduite; & sa Compagne qui parle en Lucréce, est peut-être une Laïs par ses actions.

Cette jeune personne sans expérience, n'entend qu'avec horreur prononcer le mot d'amour; sa mere lui en a fait des portraits si horribles, qu'elle croit le haïr: vous imaginez-vous qu'elle le haïra toujours? Cela n'est pas sûr: une fille qui haït l'amour avant que de le connoître, est en danger de ne le pas haïr long-tems.

Ce nouveau riche qui répand l'argent comme de l'eau, quand il s'agit de paroître, vous éblouït par sa magnificence; il donne même, & cache de bonne grace la peine qu'il a à donner. Ah! la belle ame, s'écrie-t-on! Helas! ce n'est qu'à force de bassesse d'ame qu'il a gagné dequoi paroître si généreux.

J'explique peut-être les choses un peu plus qu'il ne faut, & je démasque trop les personnages de mon Cercle. Mais quand je voudrois les épargner, & qu'ils auroient eux-mêmes assez d'habileté pour cacher leurs défauts, je vois venir une femme pénetrante qui les déchifrera bien plus impitoyablement que moi.

Cette femme s'avance; que son air

est modeste ! elle ne leve les yeux que pour voir si les autres femmes sont aussi modestes qu'elle.

Elle a tant de vertu, dit-on, qu'elle ne peut souffrir celles qui en ont moins qu'elle : celles qui en ont davantage lui déplaisent aussi, c'est pourquoi elle n'en épargne pas une.

Je demandois un jour à une femme de ce caractére, pourquoi ses exhortations étoient toujours moitié morale, moitié médisance. Parlez mieux, s'écria-t-elle, la médisance me fait horreur : à la verité je suis quelquefois obligée, pour m'accommoder au goût du monde, d'assaisonner mes remontrances d'un peu de sel critique ; car on veut de l'agrément par tout, même dans la correction : Il faut bien faire passer la morale à la faveur de quelques traits de satire. Parlez plus sincérement, lui repartis-je ; & dites que vous voulez à la faveur d'un peu de morale faire passer force médisances.

Revenons à cette faiseuse de portraits qui prend séance dans notre Cercle : Elle

ſçait ſi bien ſon métier, qu'en un ſeul trait d'hiſtoire elle vous peindra deux ou trois caractéres differens, ſans compter le ſien propre, que vous connoîtrez par ſa maniere de raconter.

Connoiſſez-vous, dit elle, ce négociant, il eſt trés-honnête homme; ſon induſtrie a commencé ſa fortune, & ſa probité l'a achevée: Il eſt comblé de biens; mais tout riche qu'il eſt, helas que je le plains! ſa fille a échoüé avant que d'arriver au port du mariage, & ſa femme a fait naufrage dans le port même.

Enſuite elle vous fera admirer la politique d'une ſage indigente, qui reçoit tout d'un Financier ſans lui rien accorder; cela s'appelle, dira-t elle, une vertu à l'épreuve. Mais par malheur pour cette vertueuſe perſonne, le monde juge mal des choſes; on croit que chez les Financiers, en amour comme en affaires, les articles de la recette ſuivent de prés ceux de la dépenſe; & que ces Meſſieurs là ſont accoûtumez à recüeillir auſſi tôt qu'ils ont ſemé.

A mon égard, continuë cette charita-

ble personne, je serois bien caution que l'homme d'affaire dont j'ai parlé, n'a d'autres vûës que de retirer des occasions du vice, celle à qui il fait du bien; je le connois à fond, je faisois l'autre jour son éloge en bon lieu; je disois que personne n'est plus génereux, & qu'il n'a rien à lui.

J'en conviens, dit un mauvais plaisant qui m'interrompit, on peut dire que l'homme que vous loüez n'a rien à lui, car il n'est riche que du bien d'autrui.

C'est trop écouter cette médisante; il est tems que quelqu'un l'interrompe, pour sauver la réputation de tous ceux qu'elle connoit, & de ceux même qu'elle ne connoît pas.

Celle qui va l'interrompre, est une femme sçavante, qui vient se plaindre à un Poëte de sa clique, qu'une de ses Compagnes va se marier: Quelle perte pour nous, s'écrie t-elle! Plus de commerce d'esprit, plus de conversations sçavantes, plus de prose, plus de vers, le mariage absorbe tout; la pauvre fille écrivoit avec tant de délicatesse, son stile

étoit enjoüé, ses pensées fines, ses applications justes, adieu la délicatesse, adieu la justesse; car enfin pour une femme qui compose, un mari est une distraction continuelle.

Oüi, certes, répond le Poëte, le mariage enchaîne l'esprit aussi bien que le cœur; le cœur se dégage, & l'esprit demeure dans les fers. Un de mes amis, tant qu'il fut garçon, produisoit chaque semaine un volume de Poësies gaillardes. Depuis trois ans qu'il est marié, je n'ai pû tirer de lui qu'une Elegie plaintive, & quelque Epître chagrine.

Sçavez-vous bien, reprit la sçavante désoiée, ce que notre amie m'allégue pour excuse? L'amour, Monsieur, l'amour: la belle raison pour se marier! L'amour a-t-il jamais inspiré le mariage aux Poëtes? Que ne garde-t-elle sa tendresse, pour rendre ses Poësies plus touchantes & plus animées? L'amour reveille l'imagination, mais le mariage l'endort.

Cette fille m'a bien trompée; continuë-t-elle; à l'entendre parler on eût dit qu'elle auroit eu plus de délicatesse que

de passion, & plus d'imagination que de sentiment, je croyois qu'elle me ressembloit, & que son cœur étoit tout esprit; mais helas ! & son cœur & son esprit sont tout corps: quand je lui en fais des reproches, elle répond que l'amour fut toujours ami des Poëtes, & que j'ai tort de vouloir les mettre mal ensemble. Je vous en fais Juge, Monsieur; n'est-ce pas elle qui cherche *noise*? Quand on a interêt de ménager l'amour, il ne faut pas en venir aux extrêmitez avec lui; c'est le pousser à bout que de se marier.

S'il n'y avoit que l'amour à perdre en se mariant, reprend le Poëte, ce seroit peu; mais qui ne sçait que l'Himen éfarouche les Graces & les Muses? J'ay lû dans une Fable inconnuë aux Anciens, qu'Apollon s'étant marié un jour, l'Hipocréne tarit le lendemain.

Un génie marié, est un génie sterile. En effet, les productions de l'homme sont bornées; il faut opter de laisser à la prosterité ou des ouvrages d'esprit, ou des enfans.

Mais j'apperçois un objet des plus

triſtes, qui vient interrompre la converſation comique du vieux Poëte garçon, & de la femme de Lettres.

C'eſt un homme en grand deüil ; il a outre l'appareil, la queuë de ſon manteau qui couvre toute l'antichambre, & le bout de ſon crêpe eſt encore ſur l'eſcalier. C'eſt un Spectre de drap noir ; que vient-il faire dans une aſſemblée de plaiſir ? Il ſort de l'Enterrement ; que ne va-t il achever de pleurer chez lui ? Cependant il eſt homme de condition ; il a perdu ſon pere : on lui doit des complimens de condoléance ; mais pourquoi vouloir partager ſa douleur ? Il ne vient ici que pour vous faire part de ſa joye ; la ſucceſſion eſt ſi groſſe, qu'il ne ſçait à qui le dire : Il cherche par tout qui le félicite, il faut pourtant s'affliger d'abord avec lui par bienſéance : Que je ſuis fâchée, lui dit une Dame ! .... Je ſuis bien aiſe, dit nôtre Orphélin, en prévenant le triſte compliment, je ſuis bien aiſe de vous trouver ſi à propos, on m'a dit, Madame, que vous avez un bel ameublement dont vous voulez vous défaire, je m'en accommoderai.

Je ne puis vous exprimer, lui dit un

couſin, combien je ſuis ſenſible à votre affliction, & j'yrai au premier jour chez vous pour vous témoigner. . . . . Je déloge demain, dit bruſquement notre homme, je prens une maiſon magnifique : vous la connoiſſez, c'eſt celle que ce Banquier faiſoit bâtir quand il fit banqueroute ; ſes créanciers m'en accommodent.

Un troiſiéme conſolateur vient encore à la charge, & la larme à l'œil lui fait en longs complimens l'Oraiſon funébre du défunt : Ce que j'eſtime le plus dans mon pere, continuë l'héritier, c'eſt qu'il ne m'a laiſſé aucunes dettes : ſi vous ſçaviez l'ordre admirable qu'il a mis à ſes affaires, & les grands biens que j'ai trouvez... Hé ! corbleu, Monſieur, s'écrie un Miſantrope chagrin, votre pere mourut hier, pleurés du moins aujourd'hui, vous vous réjoüirez demain de ſa ſucceſſion.

Bon reprend un ſournois, qui feint de vouloir l'excuſer, ſon pere l'a aſſez affligé d'avoir vêcu juſqu'à ſoixante & quinze ans ; on ne peut pas s'affliger devant & aprés la mort d'un homme ;.

d'ailleurs, c'étoit un Parâtre, un dénaturé, qui n'a jamais fait plaisir qu'à lui-même : il plaignoit à ses enfans jusqu'à l'éducation, & je dirois volontiers pour Monsieur son fils, enfin mon pere est mort, & sa mort est le premier bien qu'il m'ait fait de sa vie.

Notre sot est charmé qu'on lui prouve qu'il a raison de se consoler : le sournois malin l'engage insensiblement dans une conversation indifférente, puis ensuite dans une plus enjoüée ; & lui qui ne rit jamais, se met à rire par malice, pour obliger le fat à rire aussi. Il pousse enfin la chose jusqu'à lui faire chanter avec lui la contre-partie d'un air à boire. Et quand il est à l'endroit le plus gai, il s'arrête tout court, & le tire doucement par le bras : Monsieur, lui dit-il, d'un ton affligé, je vous demande pardon, si j'ai violenté votre douleur pour vous faire chanter dans le triste équipage où vous voilà. A ces mots, l'homme en deüil baisse les yeux : il est si honteux de se surprendre en chantant, qu'il sort sans dire un seul mot, & même sans achever l'aire à boir qu'il avoit commencé.

Il y a long-tems qu'on a remarqué que la tendresse filiale n'est pas comparable à l'amour paternel. Il y a long-tems aussi qu'on en a cherché les raisons : je ne sçai si quelqu'un a trouvé avant moi celles que je vais dire, originales ou non, les voici.

Je suppose qu'un fils aime son pere, selon toute l'étenduë des obligations qu'il lui peut avoir ; & que le pere n'aime son fils que parce qu'il lui appartient : la tendresse paternelle l'emportera encore, car l'amour de proprieté est toujours plus fort que l'amour de reconnoissance.

Un pere qui perd son fils perd un bien qui lui apartient, & le fils perd un maître à qui il apartenoit ; vous sentez bien la difference de ces deux pertes.

Il y a peu de peres qui ayent obligation à leurs enfans, & nous devons tous au moins la vie à nos peres. Croiroit-on que ce fût une raison pour les moins aimer qu'ils ne nous aiment ? Cette raison est bien injuste, elle est pourtant naturelle ; nous n'aimons guére ceux à qui

nous devons, nous aimons mieux ceux qui nous doivent; & l'on se console plus aisément de la mort d'un créancier, que de celle d'un débiteur.

C'est cette nature injuste qui fait qu'un orphelin se réjoüit de la mort d'un pere, qui se seroit affligé de le voir seulement indisposé.

Un pere regarde la vie d'un fils comme une continuité de la sienne propre: Ce fils cesse-t-il de vivre, le pere commence à sentir la mort. Combien d'enfans au contraire ne commencent à goûter la vie, qu'aprés la mort de leurs peres?

La mort d'un jeune homme touche bien autrement un vieillard, que celle d'un vieillard ne touche un jeune homme, l'expérience l'apprend, & mille raisons le prouvent. Une des principales, c'est la difference des réfléxions que la mort fait faire aux uns & aux autres.

Mon pere meurt à soixante & dix ans, dit en lui-même cette homme qui n'en

a que trente ; j'ai donc encore du moins quarante ans à vivre. En calculant ainſi on ſe flate ; mais on ſe conſole. Mon fils vient de mourir, il n'avoit que trente ans, j'en ai ſoixante ; j'ai beau me flatter, je ne vois rien de conſolans dans ce calcul.

Selon l'ordre naturel, le pere doit finir avant ſon fils. Si tous les enfans mouroient de douleur à la mort de leur pere, le genre humain périroit bientôt. N'eſt-ce point pour prévenir ce malheur, que la nature a pris ſoin d'endurcir le cœur des enfans.

Ce qui fait encore qu'un pere a plus de naturel que ſon fils, c'eſt qu'il eſt toujours plus vieux que lui, les liens du ſang ſe fortifient avec l'âge, à meſure que les paſſions s'afoibliſſent & que leur nombre diminuë.

La rupture des liens du cœur eſt d'autant plus ſenſible qu'ils ſont en plus petit nombre ; & l'on peut dire qu'à un certain âge un pere ne tient preſque plus au monde que par ſes enfans.

La nature nous fournit dans les ar-

bres une image de l'ingratitude des enfans. Le tronc d'un arbre communique sa féve, c'est à-dire, en terme de Jardinier, son amitié aux branches qui sortent de lui, & nous ne voyons point que la féve retourne des branches au tronc.

Quelques enfans ingrats vont conclure de là, que l'ingratitude est donc fondée sur la nature ; qu'ils considerent dans ce même arbre, que les branches ressentent bien plus vivement le mal qu'on fait à leur tige, que la tige ne ressent celui qu'on fait à ses branches. Un Poëte Italien ajoûteroit que l'amour filial des branches les fait expirer de douleur du même coup de coignée qui abat la tige, & que la tige dénaturée reverdit souvent de joye, aprés qu'on lui a coupé ses branches.

La contrarieté de ces deux comparaisons dans un même sujet, me met en humeur de chercher quelques raisons pour prouver tout le contraire de ce que je viens d'établir. J'ai dit que les peres sont plus touchez de la mort de leurs enfans, que les enfans de celle de

leurs peres : voici quelques motifs de consolation pour ceux-ci, & d'affliction pour les autres.

Tu vois dans ton fils celui qui te doit survivre ; avertissement fatal, objet importun : cet objet disparoît, sujet de consolation.

Tu vois dans ton pere celui à qui tu dois survivre, en le voyant tu raisonnes ainsi : Je suis venu en ce monde trente ans aprés lui, je n'en dois sortir que trente ans aprés ; tant qu'il vivra, j'ai mes trente années franches. Par ce raisonnement, la vie du pere fait dans l'imagination du fils une espece de rampart contre la mort, ce rampart tombe, sujet d'affliction.

Un fils est accoûtumé dès sa naissance à avoir un pere ; il est attaché à lui par les préjugez de l'enfance. Est-il de plus forts liens & plus difficiles à rompre ?

A l'égard du pere, il n'a commencé d'avoir des enfans que vers l'âge de raison ; & cette raison à dû l'empêcher de

s'attacher trop à une chose qu'il pouvoit perdre.

Un pere perd à la mort de son fils une personne qu'il aime; un fils perd en son pere une personne dont il est aimé: c'est perdre beaucoup davantage, puisque la perte est plus irréparable. Il est bien difficile de retrouver qui nous aime; il ne l'est pas tant de retrouver qui nous puissions aimer.

Ajoutez à cela; qu'un pere qui perd un fils, peut esperer d'en avoir d'autres; mais à parler juste, on ne peut avoir qu'un pere en sa vie.

Les réflexions commencent à m'ennuyer, rentrons dans le Cercle Bourgeois; j'y remarque qu'un faiseur de réflexions continuelles, est un ennuyeux personnage; il ne vous donne pas le tems de respirer.

Ce jeune Magistrat a beaucoup d'esprit; mais il dogmatise pour se rendre plus vénerable. Il dit tout par maximes, jusqu'aux complimens, il veut être solide dans les conversations les plus

enjoüées, & ne badine que par fentences.

C'eft une chofe admirable, lui dit une groffe réjoüie, que vous fçachiez fi bien faire le vieillard à trente cinq ans; votre voifine qui en a cinquante; n'a pas fi bonne grace à faire la jeune.

Une vieille, répond notre jeune Doyen, une vieille qui travaille à fe rajeunir, & qui veut revoir le pays du bel âge, y va plus loin qu'elle ne croit; en courant à la jeuneffe, elle retombe dans l'enfance.

A qui en veut cette Dame qui traverfe l'affemblée fans regarder perfonne? Son habillement eft plus que négligé, fa coëfure n'eft qu'ébauchée: elle a les yeux battus & la voix éteinte; vous devinez bien que c'eft une joüeufe: elle tire à part notre homme grave, pour lui emprunter vingt Loüis-d'or qu'elle lui demande tout bas. Oüi da, repond-il tout haut, afin qu'on l'entende, ma bourfe eft à votre fervice; mais confifiderez à quelles extrêmité le jeu. . . . Hé! donnez vîte, interrompt la Joüeu-

se, on m'attend. Faites réflexion, continuë-t-il en cherchant sa bourse, que vous étiez il a six mois la plus charmante personne du monde: La reconnoissez-vous, Mesdames, depuis qu'elle s'est abandonnée au désordre du Lansquenet? Helas! si une femme possedée du jeu, oublie de se parer & de conserver sa beauté, que n'oublieroit-elle point dans l'occasion.

La Joüeuse avale cette avanie dans l'esperance de vingt Loüis d'or; le prêcheur indiscret les tire de sa bourse, en continuant de moraliser avec une telle application, que la Joüeuse a pris la bourse, couru au Lansquenet, & perdu l'argent avant qu'il ait achevé de prouver qu'elle ne devroit point joüer.

Mais il n'est pas tems de s'impatienter, il ne fait encore que commencer son sermon; la Joüeuse vient de lui fournir un texte, il va diviser en trois points la conversation; que je plains deux ou trois femmes dont il s'est fait un auditoire! elles voudroient bien le laisser parler tout seul, mais elles ont des procés; elles iront bientôt le fatiguer

par

par leurs sollicitations, il est bien juste qu'elles se laissent ennuyer par ses réflexions.

Réjoüissez vous, Mesdames, je vois venir un jeune Cavalier de ceux que vous appellez de jolis hommes, celui-ci est des mieux tournez. Il attire déja vos regards, je prévois que vous l'écouterez plus volontiers que le Sénateur, que son arrivée a interrompu ; ses discours seront moins chargez de morale.

A peine l'aimable Cavalier a-t-il paru, qu'il est entouré de toutes les femmes du Cercle, les unes le connoissent, les autres ont envie de le connoître ; toutes enfin, s'empressent de l'approcher. Quelle fureur, s'écrie mon Siamois. . . . .

Ici je m'arrête tout court pour répondre à un Critique, qui me demande d'où vient présentement ce Siamois, & de quoi je m'avise de le faire parler ici. Franchement je ne me souviens pas bien moi même où je l'ai laissé, j'ai dû le placer à quelque coin de mon Cercle Bourgeois, pour être spectateur de tout

ce qui s'y paſſe. J'ai tort de vous l'avoit fait perdre du vûë ; & puiſque j'avois commencé de voyager avec lui, il eût été plus régulier de l'avoir toujours à mes côtez. Mais qui ſçait ſi cette régularité ne vous eût point ennuyé ? J'aime mieux encore que mes Amuſemens ſoient irréguliers qu'ennuyeux.

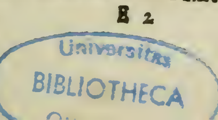
D'ailleurs, en commençant ce Livre, j'ai fait mes conventions. Souvenez-vous-en : ne ſuis-je pas convenu avec moi-même, que je ne ſuivrois exactement ni le voyage ni le Siamois ? Je finirai donc comme j'ai commencé, ſans me gêner, ni dans le deſſein, ni dans les ſujets, ni dans le ſtile ; en un mot, je me mets au-deſſus de tout, excepté du bon ſens.

C'eſt donc ſeulement parce qu'il m'en prend envie, que je quitte la digreſſion, pour ſçavoir du Siamois pourquoi il s'eſt tant recrié en voyant un troupeau de femmes s'ameuter autour d'un bel homme (ce ſont ces termes.) N'ai-je pas raiſon de m'étonner, continuë-t-il ? La plûpart de ces femmes me paroiſſent modeſtes dans leur maintien, ſages dans

leurs paroles : je crois voir en elles une raiſon ſolide ; une mouche les pique, les voilà aux champs ; la vûë d'un jeune homme les mets hors des gons. Eſt-ce donc ainſi que l'amour ? . . . Doucement, mon cher compagnon, doucement.

Il ne faut pas attribuer à l'amour toutes les fautes que les femmes commettent contre la modeſtie, & contre la bienſéance : je connois en elles une paſſion preſque auſſi forte, & d'autant plus dangereuſe, qu'elles peuvent s'y abandonner ſans honte : cette paſſion c'eſt la curioſité.

Ce n'eſt pas amour, par exemple, c'eſt curioſité pure, que cet empreſſement pour le Cavalier qui vient d'entrer ; premierement curioſité de voir de prés ſon habit ; c'eſt un habit d'invention, tout couvert d'une broderie imaginée, & méditée à fond ; le deſſein leur plaît, il eſt bizare, extravagant & raiſonné ; pour en étudier l'effet : le Cavalier s'eſt enfermé cinq ou ſix matinées avec ſon Brodeur ; ce chef-d'œuvre de génie mérite bien toute l'attention des Dames.



Autre motif de curiosité pour elles : ce joli homme a la vogue depuis peu ; c'est la derniere mode, & il n'est permis qu'aux Provinciales de ne le point connoître.

Fort bien, me dit le Siamois, on m'a déja fait comprendre combien vos Parisiennes sont scrupuleuses sur les modes, elles auroient honte de porter un habit de l'an passé ; selon la regle des modes, ce joli homme leur paroîtra bien laid l'année qui vient.

Mais je leur pardonne de suivre l'usage du pays, je suis fâché d'avoir mal interprêté leur curiosité ; je ne jugerai plus de cœur des femmes par leurs démarches.

A l'égard de vôtre joli homme, la curiosité me prend aussi de sçavoir, si son esprit repond à sa figure ; mais il n'a point encore parlé, commencera-t il bientôt ? Les Dames qui l'environnent, dis-je à mon curieux, ont autant d'impatience que vous de l'entendre parler, écoutons.

Elles lui adressent toutes la parole ;

que répond il ? tantôt oüi, tantôt non, & tantôt rien : il parle à l'une des yeux, à l'autre de la tête, & soûrit à celle-là d'un air si mistérieux, qu'on croit qu'il y entend finesse ; on devine qu'il a tout l'esprit du monde ; sa phisionomie parle, son air persuade, mais sa représentation fait toute son éloquence ; si-tôt qu'il s'est montré, il a tout dit.

C'est dommage que la nature n'ait pas achevé son ouvrage ; pour peu qu'elle eut joint d'esprit à un extérieur si prévenant, on lui eut passé mille balivernes pour un bon mot.

Mais nos Dames commencent à se lasser d'entretenir une idôle ; chacune prend le parti d'aller parler à quelqu'un qui lui réponde. Le Cavalier va dans la chambre voisine, ne pensant qu'à étaler ses charmes ; mais il est frapé d'abord de ceux d'une jeune femme ; il l'assiége des yeux, il la minaude, il l'aborde enfin.

Cette Dame est fort reservée ; mais tout charmant que lui paroisse le Cavalier, son abord ne l'alarme point,

& c'eſt encore la curioſité qui l'expoſe avec lui au péril d'un tête-à-tête : Elle ſe diſpoſe donc à écouter l'Avanturier. Voyons comment il ſe tirera d'affaire avec elle.

Il doit être fort embaraſſé auprés de cette femme ; elle a beaucoup d'eſprit, elle ne ſe payera pas de mines ; cependant nous en voyons des plus ſpirituelles qui ne mépriſent pas un bel extérieur : auſſi notre joli homme ſe promet-il bien qu'en perſuadant qu'il aime, il perſuadera facilement qu'on le doit aimer. Il met en uſage les tours d'éloquence les plus fins, & les expreſſions les plus touchantes du langage muet ; c'eſt ſa langue naturelle, il la parle bien, mais la belle Dame l'entend mal : que fera-t-il donc pour s'expliquer clairement ? Il a au doigt un diamant d'un grand prix, il faut trouver une maniere galante de l'offrir : il prend un air enjoüé & badin, qui lui donne lieu de poſer ſa main dans toutes les atitudes qui peuvent faire briller ſon diamant aux yeux de l'indifferente. Il l'éblouït, elle tourne la tête d'un autre côté, ce badinage l'importune ; c'eſt pourtant l'unique

ressource du sot, il est fort étonné de trouver une femme à l'épreuve d'un homme comme lui, & d'un diamant comme le sien; c'est une insensible, c'est une cruelle.

Dans le moment qu'il desespere de son entreprise, cette cruelle, cette insensible lui saisit brusquement la main, pour voir de prés le diamant dont elle détournoit d'abord les yeux; quel changement de fortune pour un amant rebuté! Il reprend courage, & pour faire une déclaration en abregé, il tire la bague de son doigt & la presente. On la prend; & afin de la mieux considérer, on redouble d'attention : il redouble d'esperance & de hardiesse, il croit être en droit de baiser une main qui reçoit son diamant. La Dame est si attentive à le regarder, qu'elle ne pense point à se fâcher, au contraire elle sourit, & sans autre céremonie met la bague à son doigt.

C'est à présent que la coquête est assurée : l'amant transporté de joye, propose l'heure & le lieu du rendez-vous. Monsieur, lui dit alors la Dame,

d'un grand sang froid, je suis charmée de ce diamant; & ce qui fait que je l'ai accepté sans scrupule, c'est qu'il m'apartient : Oüi, Monsieur, le diamant est à moi : mon mari le prit sur ma toilette il y a trois mois, & me fit croire ensuite qu'il l'avoit perdu.

Cela ne peut être, repliqua le fat; c'est une Marquise qui me la troqué.

Justement, continuë la femme, mon mari connoît cette Marquise; il lui a troqué mon diamant, la Marquise vous l'a troqué, & moi je vous le prens pour rien : quoique mon mari méritât bien que je fusse d'humeur à en donner le même prix qu'il en a reçu de la Marquise.

A ce coup imprévû, le joli homme demeure interdit & confus : c'est en cette occasion que je lui pardonne d'être muet, un homme d'esprit le seroit à moins.

Aprés le dénoüement de cette scéne, on entend du bruit dans l'antichambre; c'est un pauvre valet qui voit entrer un

homme tout doré. Hé! bon jour, lui dit le valet, bon jour, mon ancien Camarade. Tu en a menti, replique l'autre, avec un souflet. Sotisse des deux parts: le valet ne pense pas à ce qu'il est, ni l'autre à ce qu'il a été; la pauvreté ôte le jugement, & les richesses font perdre la mémoire.

Cet homme qui s'offense de la familiarité d'un valet, familiarise avec un Duc & Pair: quelle distance de lui au Duc! mais entre lui & le valet, je ne vois que le tems & l'argent.

Vous vous étonnez qu'il se méconnoisse depuis peu; il étoit, dites-vous, si modeste dans les premiers tems de sa fortune; d'accord, il eût été le premier à vous dépeindre l'état naturel de sa misere passée, & les miracles de sa prosperité subite. Tout cela frapoit encore les yeux du monde, & il se faisoit un mérite d'en parler, pour fermer la bouche à ceux qui en parloient avant lui; ont-ils commencé à se taire. Il s'est tû: A mesure que les autres oublient la bassesse de notre origine, nous l'oublions aussi, mais par malheur les autres s'en

reſſouviennent de tems en tems : & quand nous avons une fois commencé à nous oublier, c'eſt pour toujours.

Ce grand Seigneur fut toujours élevé en grand Seigneur ; ſon ame eſt auſſi noble que ſon ſang, je l'eſtime ſans l'admirer ; mais celui qui par ſes vertus s'éleve au deſſus de ſon ſang & de ſon éducation, je l'eſtime & je l'admire.

Toi donc de qui les vertus égalent la fortune, pourquoi cacherois tu un défaut de naiſſance, qui releve l'éclat de ton merite.

Et toi qui n'a d'autres merites que d'avoir fait fortune, fais-nous voir toute la baſſeſſe du paſſé, nous n'en ſentirons que mieux le merite de ton élevation.

Ceux qui ſont tombez du haut de la fortune, regardent toujours l'élevation où ils ont été ; mais ceux qui ſe ſont une fois élevez, ne peuvent plus regarder en bas.

Cependant il ſeroit ſalutaire à ceux

ci, de bien enviſager leur premiere baſſeſſe, pour tâcher de n'y plus retomber; & ce ſeroit un bien pour les autres de perdre de vûë une élevation qui leur fait mieux ſentir la grandeur de leur chute.

Voilà, dit-on, un homme qui fait ſi fort le grand Seigneur, qu'il ſemble qu'il n'ait jamais été autre choſe. Hé! c'eſt ſouvent parce qu'il le fait trop, qu'on s'apperçoit qu'il ne l'a pas toujours été.

Pendant que j'ai fait mes refléxions mon Siamois a fait auſſi les ſiennes; il s'étonne moins de l'homme doré qui ſe méconnoit, que de l'aſſemblée qui ſemble le méconnoître auſſi.

On lui fait un accüeille de Prince; ce ne ſont pas des civilitez, ce ſont des adorations. Hé! n'êtes vous pas contens, s'écrie notre Siamois, n'êtes vous pas contens d'idolâtrer les richeſſes qui vous ſont utiles? Faut-il encore idolâtrer un riche qui ne vous ſera jamais d'aucun ſecours?

J'avouë, continuë-t'il, que je ne

puis revenir de mon étonnement je vois entrer dans votre Cercle un autre homme de bonne phisionomie, on ne fait nulle attention sur son arrivée. Il s'est assis, il a parlé, & parlé même de trés-bon sens, cependant personne ne l'a écouté, & j'ai pris garde qu'insensiblement chacun défiloit d'un autre côté, ensorte qu'il est resté seul à son bout.

Pourquoi le fuit-on ainsi, ai-je dit en moi-méme, a t'il la peste?

Dans l'instant j'ai remarqué que tous ces déserteurs se rangoient auprés de l'homme doré qu'on fête tant; j'ai compris par là que la contagion de celui ci c'est la pauvreté.

O Dieux! s'écrie le Siamois, entrant tout à-coup dans une entousiasme semblable à celui où vous l'avez vû dans sa lettre; O Dieu! transportez-moi vîte hors du pays où l'on ferme l'oreille aux sentences du pauvre, pour écouter les sotises du riche; il semble qu'on refuse à ce vertueux mal-vêtu, sa place entre les hommes, pendant qu'on met ce riche sot au rang des Dieux. En voyant

cela, j'aurai presque envie de pardonner à ceux qui s'enflent de leur prosperité : celui ci fut autrefois moins qu'homme parmi vous, vous en faites à présent une Divinité. Ah ! si la tête tourne à ce nouveau Dieu, il s'en faut prendre à ceux qui l'encensent.

Il y a parmi nous, continuë t'il, des peuples qui adorent un certain oiseau, à cause de la richesse de son plumage. Pour justifier la folie où leurs yeux les ont engagez, ils se sont persuadez que cet animal superbe a en lui quelque esprit divin qui l'anime ; leur erreur est encore plus tolérable que la vôtre ; car enfin cet animal est müet ; mais s'il pouvoit parler, ainsi que votre homme doré, ils reconnoitroient que ce n'est qu'une bête, & cesseroient peut être de l'adorer.

L'entousiasme eût mené trop loin notre Voyageur sincere ; pour l'obliger à ne plus parler, je lui fis remarquer un personnage du Cercle qui mérite bien qu'on leve le voile dont il se couvre pour attirer la confiance des sots.

Examinez-le bien, ce sérieux ex-

travagant. Sa marote c'eſt la probité: marote aimable ſi ſon cœur en étoit attaqué, mais il n'en eſt frapé qu'à la tête.

On ne s'eſt point encore apperçu qu'il fut ni voleur, ni fauſſaire: ſur cette confiance, il ſe met à la tête de tous les gens de bien.

Il exige une foi aveugle pour ce qu'il dit, écoutez-le comme la verité même. Affirme-t'il que ce roturier eſt noble, on n'oſe plus lui demander ſes titres.

Bien plus, il veut être crû ſur les choſes d'opinion, comme ſur les choſes de fait.

Hier deux Aſtromônes, bons amis d'ailleurs, mais ennemis mortels dans la diſpute, en étoient déja aux injures; l'homme de probité arriva, & ne doutant point qu'un ſeul mot de ſa bouche ne dût établir la paix entr'eux, fiez-vous à moi, dit-il au plus emporté; en homme d'honneur, ce n'eſt point le monde qui tourne, c'eſt le Soleil.

S'il fait quelque affaire, il prétend que fon mot foit un Arrêt dont on ne puiffe appeller fans injuftice. Il s'offenfe qu'on fonge feulement à prendre avec lui les fûretez ordinaires. On doit fçavoir, que fa promeffe verbale vaut mille Contracts. Il eût volontiers exigé des parens de fa femme, qu'ils la lui euffent donné en mariage fur fa parole.

Il fe pique d'être toujours exactement vrai dans fes expreffions. Selon lui l'exageration eft un menfonge horrible; & c'eft trahir la verité que de s'exprimer foiblement dans les chofes mêmes qu'on devroit taire. Où trouverons nous donc un modéle de cette exactitude impraticable? Vous le trouverez en lui feul; pefez bien, vous dira-t'il, la force de mes paroles. Vous devez croire fimplement ce que je vous dis, rien de moins, ni rien au-delà: en une occafion feule il vous permettoit d'ajoûter, c'eft quand il fait fon propre éloge, & il le fait à tout propos.

Sur quelque fujet que roule la con-

verſation, il s'y jette à bon ſens perdu, pour faire l'étalage de ſes vertus.

Une femme, par exemple, aprés avoir bien éprouvé qu'il n'y a plus dans nos jeunes gens, ni galanterie, ni ſincerité, s'écriera plaiſanment: Ah! j'ai tort, Meſſieurs, j'ai tort il y a encore de la ſincerité parmi les hommes, ils diſent tout ce qu'ils penſent des femmes.

A propos de cette eſpece de ſincerité, notre homme croit pouvoir mettre ſur le tapis celle dont il ſe pique; chacun a ſes défauts particuliers, dit-il, mais tout le monde a celui de la diſſimulation: mon défaut à moi, c'eſt d'être trop ſincere.

On tombe ſur une autre matiere: il y a des riches ſi durs, dira un homme ruïné, qu'il entre de la dureté dans leur compaſſion méme; s'ils regardent le malheur d'autrui, c'eſt pour mieux goûter leur bonheur propre.

Quel excés de dureté, s'écrie l'hom-

me d'honneur ; à mon égard, je tombe dans un excés tout oposé, je m'attendris d'un rien, je suis trop bon ; c'est encore un défaut dont je ne me corrigerai jamais.

Un autre enfin, qui dans la suite d'un récit, prononce par occasion le mot d'avarice, se voit interrompu par le personnage, qui déclare net que la liberalité est son vice.

Ah ! Monsieur, dit froidement l'homme interrompu, vous avez là de grands vices, sincerité, bonté, liberalité : l'excés de modestie qui vous fait avoüer ces vices, fait comprendre que vous avez toutes les vertus contraires.

Voilà, ce me semble, rompre en visiére à l'homme d'honneur ; c'est tirer sur lui à brûle pourpoint : il devroit être cruellement blessé ; cependant il n'a pas seulement senti le coup ; il s'est fait un calus de vanité qui le rend invulnérable ; il prend tout en bonne part : dites-lui d'un ton ironique : O le grand Heros de probité ! il croit la chose à la lettre : déclarez-lui tout net ; que

vous le connoissez pour un franc scélerat ; c'est une ironie, vous plaisantez, & il entend raillerie.

Les railleurs ont beau jeu, comme vous voyez, avec un esprit si bien tourné : cette humeur commode, met toute l'assemblée en goût de raillerie. Quel régal pour les diseurs de bons mots ! ils peuvent là se rendre intelligibles à tous, hors à celui qu'ils drapent. Cependant leur malignité n'est pas encore contente, le plaisir seroit de le piquer au vif pour confondre sa vanité ; ils se hazardent à l'attaquer en face, vous n'y gagnerez rien, vanité est un mur d'airain, tous vos traits s'émoussent, & votre venin ne fait que blanchir ; c'est pourtant dommage de perdre le fruit d'une raillerie si mordante.

Mais je m'apperçois qu'il n'y aura rien de perdu ; voici un esprit de travers, qui prend pour lui tout ce qu'on a dit pour l'autre, il rougit, il pâlit, il perd contenance, il déserte enfin, & sort en menaçant des yeux toute l'assemblée.

Que juge-t-on de cette levée de bouclier ? Tout le pis qu'on peut, c'eſt l'eſprit du monde : S'il n'avoit que la tête mal ſaine, dit-on, il n'auroit pas été ſi ſenſible ; mais apparamment ſa conſcience eſt ſi ulcerée, qu'on ne peut toucher aucune corde, qui ne réponde à quelque endroit douloureux ; en un mot, tout le bleſſe, parce qu'il eſt capable de tout.

Voilà deux caractéres qui paroiſſent fort oppoſez ; cependant il ſeroit aiſé de prouver qu'ils ont tous deux le même fond : Quel eſt ce fond ? Devinez-le ſi vous pouvez : un mot ne ſuffiroit pas pour vous l'expliquer nettement, & je n'ai pas le loiſir d'en dire davantage. J'entens venir un homme qui m'eſt connu ; il m'interromperoit ſans miſericorde, j'aime autant le prévenir & me taire.

Silence, ſilence, & tenez-vous dans le reſpect ; vous allez voir paroître un de ces grands Seigneurs, qui croyent que tout leur eſt dû, & qui doivent à tout le monde ; ſa voix bruïante ſe fait entendre du bas de l'eſcalier ;

on vient l'annoncer, & chacun prend ſon ſérieux lors qu'il entre avec un air riant & un viſage ouvert qu'il referme tout-à coup appercevant ſon ennemi : il lui ſourit néanmoins par politique, & lui fait mille proteſtations d'amitié ; mais en offrant ſes ſervices, il pâlit comme un Gaſcon qui offre ſa bourſe.

A peine eſt-il aſſis, qu'il s'empare de la converſation, parle en même-tems à quatre perſonnes de quatre affaires differentes, interroge l'un ſans attendre la reponſe de l'autre, propoſe une queſtion, la traite & la réſoût tout ſeul ; il ne ſe laſſe point de parler, on ſe laſſe de l'entendre ; chacun s'écoule ; & voilà le Cercle fini.

Le Siamois me demande ſi notre Voyage l'eſt auſſi. A peine eſt-il commencé, lui dis-je, vous n'avez encore fait que la premiere journée. J'y renonce donc, reprend-il bruſquement ; car avant que j'aye fait toutes mes refléxions ſur ce que j'ai vû dans cette premiere journée, je ſerai trop vieux pour en faire une ſeconde.

Vous avez raison lui dis-je, la vie de l'homme est trop courte pour bien connoitre un seul homme.

Il faudroit vivre au moins un siécle pour connoître un peu le monde, & en revivre encore plusieurs pour sçavoir profiter de cette connoissance.

Nous sommes trop curieux de sçavoir ce que le monde fait, & pas assez d'apprendre ce qu'il devroit faire; c'est pour cela qu'on voit tant de gens qui sçavent comme on vit, & fort peu qui sçavent vivre.

Le mot de *Sçavoir vivre*, renferme, ce me semble, toute la sagesse humaine; cependant l'usage a bien affoibli cette expression. On appelle un homme qui sçait vivre, celui qui ne manque point de politesse; on s'informe peu s'il manque de probité.

Une autre expression dont on abuse encore, c'est celle de *Connoissance du monde*: tel passe pour connoître le monde, qui n'a la tête pleine que de faits: un tel mourut hier, il avoit été ceci,

il avoit été cela ; il laisse douze mille livres : on parle de marier son héritiere à un Seigneur malaisé. Telle & telle chose est arrivée : enfin, celui qui sçait le mieux toutes les minucies d'une histoire du tems, s'attire de l'attention & de l'estime ; c'est un génie supérieur, une bonne tête qui connoît le monde. Et si vous vous avisiez de faire une réflexion solide sur ces évenemens, on diroit de vous, c'est un parleur ennuyeux, qui ne connoît pas le monde.

On permet pourtant les réflexions satiriques ; mais on ne reçoit point celles qui instruisent, on n'écoute que celles qui mordent.

De tout ceci, le Siamois conclut, que la vie des François se passe à s'examiner & à se moquer les uns des autres : & j'en conclus moi, par raport à mon sujet, que le plus grand & le plus ordinaire de tous les Amusemens, c'est celui que le Public donne aux particuliers, & que les particuliers donnent au Public.

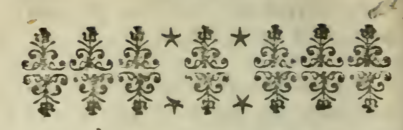
Le Public est un grand spectacle tou-

jours nouveau, qui s'offre aux yeux des particuliers & les amuſe.

Ces particuliers ſont autant de petits ſpectacles diverſifiez qui ſe préſentent à la vûë du Public, & le divertiſſent.

J'ai déja fait voir en racourci, quelques-uns de ces petits ſpectacles particuliers ; notre Voyageur exige encore de moi que je lui diſe un mot du Public.





AMUSEMENT DOUZIE'ME ET DERNIER.

LE PUBLIC.

LE Public eſt un ſouverain, duquel relevent tous ceux qui travaillent pour la réputation, ou pour le gain.

Ces ames baſſes qui ne ſe mettent guére en peine de mériter ſon approbation, craignent au moins ſa haine & ſon mépris.

Le droit qu'il a de juger de tout, a bien produit des vertus, & bien étouffé des crimes.

Sans la crainte de ſes jugemens, que

que de Heros auroient été moins Heros ! que de Guerriers pacifiques ! combien peu de vertueux ſe ſeroient fait aimer ! que de ſcélerats ſe ſeroient fait craindre !

Les exhortations des peres, le naturel des enfans, l'amour des maris, la vertu des femmes, tout cela auroit bien peu de force, ſans le Qu'en dira-t-on du Public, qui retient chacun dans ſon devoir.

Tout le monde fait ſa cour au Public ; les ambitieux briguent ſa faveur, & les honnêtes gens ſon approbation : les coquêtes veulent s'attirer ſes regards, & les femmes de bien ſon eſtime, les grands recherchent ſon amitié, les petits n'en veulent qu'à ſon argent.

Le Public a l'eſprit juſte, ſolide & pénetrant ; cependant comme il n'eſt composé que d'homme, il y a ſouvent de l'homme dans ſes jugemens.

Il ſe laiſſe prévenir comme un ſimple particulier, & nous prévient enſuite par l'aſcendant qu'il a pris ſur nous depuis tant de ſiécles.

On a beaucoup de véneration pour ſes jugemens : car on ſçait que c'eſt un Juge inſenſible à l'interêt & aux ſollicitations.

Il y a tel particulier qui vit & meurt dans ſes préventions ; mais comme le Public ne meurt point, il revient infailliblement des ſiennes ; quelquefois par malheur il en revient un peu tard. Si nous vivions deux ou trois ſiécles, chacun joüiroit à la fin de la reputation qu'il mérite.

Cela ne ſeroit pourtant pas ſûr, car ce Public eſt ſi malin, qu'il rend moins volontiers juſtice aux vivans qu'aux morts ; & que ſouvent il n'éleve les morts que pour rabaiſſer les vivans.

Le Public eſt un vrai Miſantrope ; il n'eſt ni complaiſant ni flateur : auſſi ne cherche-t-il point à être flaté. Il court en foule aux Aſſemblées où on lui dit ſes veritez : & chacun des particuliers qui compoſent ce tout, aime encore mieux ſe voir draper, que de ſe priver du plaiſir de voir draper les autres.

Le Public eſt le plus ſévere & le plus

ſin critique du monde ; cependant un Vaudeville groſſier ſuffit pour l'amuſer toute une année.

Il eſt conſtant & inconſtant ; on peut dire que depuis le commencement des ſiécles, l'eſprit public n'a point changé : voilà ſa conſtance ; mais il eſt amateur de la nouveauté : il change tous les jours de façons d'agir, de langage & de modes ; rien n'eſt plus inconſtant.

Il eſt ſi grave, qu'il imprime la crainte à ceux qui lui parlent, & ſi badin qu'une coëfure de travers fera rire tout un auditoire.

Le Public eſt ſervi par les plus grands Seigneurs, quelle grandeur, mais il dépend de ceux qui le ſervent, qu'il eſt petit !

Le Public eſt, pour ainſi dire, toujours en âge viril par la ſolidité de ſa raiſon. C'eſt un enfant, que le moindre joüet fait courir comme un écervelé ; c'eſt un vieillard qui radote quelquefois en murmurant, ſans ſçavoir à qui il en veut, & qu'on ne peut

faire taire quand il a une fois commencé à parler.

On ne finiroit point à chercher des contrarietez dans le Public, puisqu'il a en lui toutes les vertus & tous les vices, toute la force & toute la foiblesse humaine.

Qu'il est heureux ce Public! les Rois lui font bâtir de superbes édifices, & lui laissent de beaux monumens, afin qu'il se souvienne d'eux. Tous les Historiens travaillent à son Histoire : c'est pour lui qu'on laboure, qu'on séme & qu'on recueille; c'est pour lui chercher des commoditez qu'on approfondit les beaux Arts. Combien d'honnêtes-gens abregent leurs jours pour lui fournir de beaux exemples & de sçavantes instructions! combien de Poëtes & de Musiciens se creusent le cerveau pour le réjoüir! En un mot, on sacrifie à son utilité la vie & les biens de chaque particulier. Voilà un bonheur sérieusement établi; mais quelque Comique vous dira que le Public ne peut être heureux, puisqu'on lui empoisonne son vin, & que toutes ses maîtresses sont infidéles.

Reprenons le sérieux, pour considerer la véritable grandeur du Public; c'est de lui qu'on voit sortir tout ce qu'il y a de plus considérable dans le monde : des Souverains pour gouverner les Provinces, des Intendans pour regler, des Guerriers pour combattre, & des Héros pour conquérir.

Aprés que ces Gouverneurs, ces Magistrats, ces Guerriers & ces Héros se sont ainsi glorieusement répandus de toutes parts, ils viennent tous se rassembler à la Cour : là l'intrépidité tremble, la fierté s'adoucit, la gravité s'humanise, & la puissance disparoît.

Là ceux qui se distinguoient comme autant de Souverains, venant à se confondre parmi la foule des Courtisans, deviennent Courtisans eux-mêmes; & aprés s'être attiré les regards de tous, ils se contentent d'être regardez d'un seul.

Comme ses regards relevent l'éclat des plus belles actions, chacun est jaloux de celui qui se les attire; mais chacun ne laisse pas de caresser celui dont il est jaloux.

C'est ainsi que le mérite qu'ils se connoissent réciproquement, & qui paroît l'unique lien de leur amitié, est souvent le principe secret de leur haine.

Il est de belles ames qui s'affranchissent de ces foibles vulgaires : & les véritables Héros n'ont pas plus de peine à voir la gloire des autres, qu'à partager avec eux la lumiere du Soleil.

Je conviens, dit mon Siamois en me disant adieu, que la France fournit quelques-uns de ces Héros parfaits, & leur réputation est venuë jusques en mon pays; mais c'est pour voir encore quelque chose de plus grand que j'ai entrepris ce voyage; & voici le raisonnement que j'ai fait en traversant les mers. La France est pleine d'Hommes illustres, qui ne s'entr'aiment guére; il y a aussi quelques vrais Héros qui s'entre-estiment sincerement; mais les uns & les autres s'accordent tous pour en réverer & en admirer un seul; il faut que ce soit un grand Homme!

F I N.

TABLE
DES
MATIERES,
OU
RECAPITULATION
des penſées principales contenuës dans cet Ouvrage.

CEtte Table ne peut être utile qu'à ceux qui auront déja lû les Amuſemens, & qui voulant revoir quelque endroit, n'ont beſoin que de quelques mots pour leur en rapeller l'idée.

A l'égard de ceux qui n'auront aucune idée de l'Ouvrage, ils auront auſſi-tôt fait de lire le Livre entier que l'extrait le plus abregé qu'on leur en pourroit faire.

Il faut remarquer que cette Table ſuit l'ordre des pages du Livre qui ſont toutes chifrées de ſuite.

AMUSEMENT
PREMIER.

AMUSEMENT

SECOND.

AMUSEMENT TROISIE'ME.

PARIS.

AMUSEMENT QUATRIE'ME.

LE PALAIS.



AMUSEMENT

CINQUIE'ME.

AMUSEMENT SIXIE'ME.

Le pays des Promenades.

AMUSEMENT

SEPTI'ME.

AMUSEMENT

HUITIE'ME.

L'UNIVERSITE'.

AMUSEMENT
NEUVIE'ME.
LA FACULTE'.

AMUSEMENT
DIXIE'ME.
LE JEU.

AMUSEMENT
ONZIE'ME.



AMUSEMENT
DOUZIE'ME
ET DERNIER.

Fin de la Table.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq cents, plus deux cents pour chaque jour de retard.

F
or
bel
cen
cen



